

# GEORGES GAILLARD

---

## TRANSMISSION, DESTRUCTIVITÉ ET TRAVAIL DE LA CULTURE

ALAIN-NOËL HENRI

BERTRAND RAVON

JEAN-PIERRE PINEL

ANNE BRUN

MARIA INÊS ASSUMPCÃO FERNANDES

FERNANDO DA SILVEIRA

PABLO CASTANHO

# COUP DE CŒUR

Polina Panassenko, 2022, *Tenir sa langue*, Paris, Éditions de l'Olivier, 186p., 18 euros

SVETOSLAVA URGESE

**U**n roman très sensible et drôle, touchant au cœur de l'entre-deux langues et de l'interculturalité. À travers l'histoire d'un procès pour récupérer son prénom de naissance, Polina nous amène en balade de part et d'autre des frontières entre l'enfance et l'âge adulte, le dedans et le dehors, l'URSS et la France, entre le russe et le parler gaga de nos voisins stéphanois.

C'est dans cet entre-deux que s'écrit son histoire et qu'on peut l'entendre raconter l'immigration, son arrivée à l'école maternelle ou encore ses étés à la datcha familiale. On y découvre la langue dans tous ses états, du «polyglottisme» au silence, en passant par l'accent, le bégaiement, ou encore les rencontres confuses et créatrices du bilinguisme.

La forme est à l'image du fond. Le style de l'auteur conjugue plusieurs écritures entre lesquelles elle navigue de façon fluide et dynamique, nous entraînant à tourner les pages remplies de souvenirs, d'associations et d'éprouvés pleins de finesse. La justesse des descriptions affectives nous émeut et

fait surgir des questionnements quant à nos lieux d'inscription et à leurs nouages à la langue, aux langues toujours plurielles qui nous habitent, à l'inquiétante étrangeté de la rencontre entre différents mondes culturels.

C'est là que les frontières d'abord présentées comme étanches deviennent poreuses et qu'il devient difficile de débrouiller ce qui est du dehors et ce qui est du dedans. Nous habitons les espaces qui nous habitent, nous parlons les langues qui nous parlent. Ce jeu avec les limites et l'entre-deux amène à questionner la fonction des frontières. Le rythme du texte, cadencé et oscillant, laisse entrevoir le temps qui passe, qui file à travers les espaces. Le récit intime marie la géographie à l'histoire, les territoires familiers au temps de la vie, pousse à l'exploration et au voyage.

Ce roman invite au ressouvenir et au partage avec d'autres, appelle à la conversation et à délier les langues. Un superbe cadeau, à s'offrir ou à offrir !

# ÉDITORIAL

JEAN-MARC TALPIN

En 2022 eurent lieu des “Mélanges” offert à Georges Gaillard, en même temps qu’à Bruno Cuvillier, deux Enseignants-chercheurs investis dans la formation continue, et plus particulièrement dans la FPP (Formation à Partir de la Pratique), au sein de l’Institut de Psychologie. “Mélanges” est un terme académique, il ne laisse pas de surprendre. Il vient ici un peu en contrepoint du travail d’un chercheur dont le travail témoigne d’une centration profonde : l’institution certes, le groupe certes, mais, plus fondamentalement, la *Kulturarbeit*, le travail de la culture qui n’en finit jamais de border, de tenter de faire barrage, au mieux de lier le travail, frontal ou insidieux, de la pulsion de mort. L’actualité de ce mois de novembre 2023 vient le rappeler, et je songe à ce que G. Gaillard pourrait en penser, avant que d’en dire quelque chose.

Georges Gaillard a œuvré à ce travail de la culture par la sienne propre, dont il n’est guère question ici, lui qui aime la poésie, la littérature ; par ses travaux scientifiques, mais aussi, dans la pratique, par ses interventions auprès/avec les étudiants : de FPP, de Master 2 en particulier, car pour lui la formation est profondément liée à l’expérience, à la professionnalisation.

À lire les différentes contributions de ce numéro ressortent les liens avec Georges Gaillard : lien de filiation avec A-N. Henri, lien de fraternité/amitié avec B. Ravon, avec J-P. Pinel, avec A. Brun qui nous invite au portrait chinois. Lien d’amitié, aussi en partie de filiation, mais cette fois G. Gaillard est en position de père, avec trois collègues brésilien-ne-s qui proposent de penser le Brésil en présence de Georges Gaillard dans une manière nouvelle d’extension de la psychanalyse, pour reprendre R. Kaës. En effet, G. Gaillard n’a jamais travaillé sur cet objet complexe que sont un pays et son histoire.

En lisant en particulier A-N. Henri, B. Ravon et J-P. Pinel, vient à l’idée que la formule de Goethe reprise par Freud « ce que tu as hérité de tes pères, acquiers-le » pourrait aussi s’écrire « ce que tu as hérité de tes pairs, acquiers-le » ; sans parler de comment tu laisses acquérir ceux qui héritent de toi.

En somme, des histoires de filiation, de transmission, de généalogie verticale, mais aussi horizontale. Car G. Gaillard, le pair, est aussi celui qui est en dialogue, celui qui travaille à deux, à plusieurs, un compagnon exigeant dans la pensée.

Bonne lecture donc de textes qui sont aussi une invitation à lire le travail de G. Gaillard, travail d’écriture qui a un peu plus de temps depuis qu’il est à la retraite, là où la/sa pensée n’en prend pas, pressée qu’elle est par le travail de la pulsion de mort, de la haine, de la destructivité, dans les guerres, les injustices, mais tout autant dans les menaces, multipliées par l’homme, pour la planète.

La pensée est un fragile, mais indispensable rempart ; elle est un nom de l’espérance pour un monde au bord du gouffre.

# SOMMAIRE

Georges Gaillard

Transmission, destructivité et travail de la culture.

Un témoin si fidèle par Alain-Noël Henri	p.5
Psychologie clinique et sociologie : quelle fraternité ? par Bertrand Ravon	p.13
Jubilé de Georges Gaillard. Faire histoire dans les institutions par Jean-Pierre Pinel	p.20
Mélanges pour Georges Gaillard par Anne Brun	p.27
Clinique institutionnelle et barbarie au Brésil par Maria Inês Assumpção Fernande, Fernando da Silveira et Pablo Castanho	p.30
<b>Rebond</b> La question de la fonction paternelle chez des couples de femmes par Pierre Ronzon	p.36

## CANAL PSY

**Directrice de la publication :** Nathalie DOMPNIER, Présidente de l'Université, [Nathalie.Dompnier@univ-lyon2.fr](mailto:Nathalie.Dompnier@univ-lyon2.fr)

**Directeur délégué :** Éric JACQUET, [Eric.Jacquet@univ-lyon2.fr](mailto:Eric.Jacquet@univ-lyon2.fr)

**Responsables de la rédaction :**

Raphaël MINJARD, [Raphael.Minjard@univ-lyon2.fr](mailto:Raphael.Minjard@univ-lyon2.fr)

**Comité éditorial :** Nicolas BALTENNECK, Marc-Antoine BURIEZ, Florence Cros, Marjolaine DOUMERGUE, Éric JACQUET, Raphaël MINJARD, Lila MITSOPOULOU, François OSIURAK, Marjorie POUSSIN.

**Édition :** Marc-Antoine BURIEZ, [Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr](mailto:Marc-Antoine.Buriez@univ-lyon2.fr)

---

---

Canal Psy est une revue du département FSP  
et de l'Institut de Psychologie  
Université Lumière Lyon 2  
5, av. Pierre Mendès France - 69676 Bron Cedex  
Tél. 04 78 77 24 76 - <http://psycho.univ-lyon2.fr>

Imprimé par RIME

ISSN 1253-9392

**Crédits photos :**

Couverture : M. Buriez

# UN TÉMOIN SI FIDÈLE

ALAIN-NOËL HENRI

Normalien, agrégé de philosophie, psychologue, psychanalyste

*Le texte ci-dessous est la version, rédigée et développée, de la contribution à la journée de Mélanges offerts à Georges GAILLARD, le 4 mars 2022*

L'objet de ces deux journées a heureusement été annoncé, non comme une pesante cérémonie mémorielle, mais comme des mélanges, donc comme un échange fluide et polyphonique, occasion de vagabonder entre des pistes nécessairement laissées en attente, faute de temps. Avec, faute de temps, des impasses.

La commande qui m'a été faite était, je cite, de « parler de mon lien à Georges et à la FPP ». Puis on m'a naturellement, comme c'est l'usage, demandé un titre avant que mon propos soit sorti des limbes. Mettre la charrue avant les bœufs est l'un des fondamentaux des rituels universitaires... Ça a au moins le mérite de laisser l'inconscient parler en premier. Donc m'est venue l'expression « Un témoin si fidèle ».

« Témoin » n'était peut-être pas le mot le plus approprié, mais ça disait qu'en somme, je me sentais convié à témoigner au sujet d'un témoin à qui j'avais passé le témoin et qui vient à son tour de passer le témoin. Passer le témoin : voilà, d'entrée de jeu, et bien avant que cela me soit confirmé par la lecture du programme, il a été évident que le mot clé et le fil rouge seraient : la transmission.

Et « fidèle », parce que, avec d'autres, mais à un degré singulier, Georges a conservé – bien plus, il a cultivé, développé, fait rebondir, fait connaître ce qu'il avait... Comment dire ? « Reçu de moi » ? L'expression est impropre, car, de même qu'un écrit appartient au lecteur et non à l'auteur, la transmission est le fait de celui qui

s'empare de son objet ; « choisis de recevoir de moi » ? C'est encore inexact. Je dirais finalement « ce que ça a choisi en lui de recevoir de moi ».

En un premier temps, j'avais entendu qu'il m'était demandé de parler de mon lien à Georges, d'une part, et à la FPP d'autre part. Sauf que parler de mon lien à Georges était tout sauf simple. Pour tout avouer, depuis des années j'ai vécu dans l'appréhension d'être convoqué à parler de lui à l'occasion de son départ en retraite. C'est que – puisque je suis sur la voie des aveux – l'un de mes talons d'Achille (heureux Achille qui n'avait qu'un talon comme point de fragilité secrète...) est que, plus un lien m'est intime et plonge plus profonds ses racines là où les mots échouent à dire, plus il m'est difficile de l'exposer publiquement, à tous les sens du terme exposer. Et comme Georges est de son côté un homme qui pousse très loin la pudeur sur ses sentiments ; qu'en cette matière mon père était champion toutes catégories ; que la rumeur publique nous attribue, à Georges et moi, avec une insistance non dénuée de motif, une sorte de lien de filiation ; et qu'enfin la filiation ne se lit bien que dans les deux sens... bref, pas besoin de vous faire un dessin. Heureusement, dans un second temps, j'ai réalisé que la commande pouvait aussi s'entendre « mon lien à Georges-et-à-la-FPP ».

La seule lucarne cependant que je me permettrai d'entrouvrir sur mon lien à lui, d'homme à homme, un lien riche comme une sonorité au timbre éclatant,

sera d'en nommer l'harmonique fondamental : la gratitude — et ceux qui me connaissent bien savent qu'elle est, avec l'estime, l'émotion qui a pour moi le plus de prix. Une immense gratitude pour ce qu'il a fait de ce qu'il s'est senti confié, et que, de fait, j'avais de mon côté le sentiment de lui avoir confié.

Très tôt ; alors même qu'il était encore étudiant en FPP, j'ai vu en Georges l'un de ceux qui pourraient contribuer une fois diplômé, à faire vivre le dispositif. Lorsque, quelques années plus tard, il m'a fallu trouver un collaborateur de confiance pour créer, à la demande du doyen de la Faculté de Psychologie et Sciences Sociales<sup>1</sup>, ce qui allait devenir le service de formation continue de l'Institut, c'est à lui que j'ai immédiatement pensé, signe que je l'avais déjà identifié comme futur relais possible. Mais surtout, il n'a ensuite pas tardé à devenir un membre très actif de l'équipe de la FPP.

Alors, est-il pertinent de parler de filiation entre lui et moi ? Il y a trois mois, c'était dans une salle de restaurant, Georges fait signe à Raphaël de nous rejoindre ; Raphaël s'excuse auprès de ses voisins : « papa m'appelle » ; j'enchaîne : « alors je suis le grand-père... » ; et Raphaël conclut : « Tu vas donc devenir arrière-grand-père ». Donc, filiation, pourquoi pas ? À condition de ne pas oublier qu'une généalogie renvoie à une infinité de rameaux convergeant de proche en proche vers un sujet. Et si, au sens premier, il n'y en a que deux à chaque nœud de l'arbre, il peut y en avoir, au sens dérivé, beaucoup plus.

En ce qui me concerne, au moins pour la part qui concerne les débuts de la FPP, je m'en étais longuement expliqué dans le texte intitulé FPP : Le mythe d'une fondation.

Pour Georges, je peux en citer quelques-uns, mais sans doute y en a-t-il beaucoup d'autres.

D'abord, le grand absent de cette journée, Paul Fustier, qui nous a quittés il y a six ans presque jour pour jour. J'avais de grandes proximités avec Paul, mais aussi de non moins grandes différences. Or il a été pour Georges bien plus que son directeur de thèse : un modèle dans le travail auprès des institutions en souffrance, qui, de longues années l'ont fait, exactement comme Paul, sillonner toute la France en infatigable commis voyageur de la clinique des institutions.

Un modèle aussi dans l'art de penser les pratiques au plus près de leur réalité, par delà les habillages et les faux-semblants, et d'inventer pour cela de savoureuses locutions imagées.

Comme toute sa génération de psychologues formés à Lyon, il a aussi été très imprégné du travail de René Kaës, que nous entendrons cet après-midi. Et, même s'il en parle peu, même si les traces en sont moins directement lisibles dans sa pratique et son discours, sa formation systémique contemporaine de son travail comme éducateur à ce qui était encore l'Éducation Surveillée, aujourd'hui Protection Judiciaire de la Jeunesse, a sûrement contribué à affiner son intelligence des groupes et des institutions, là où bien des praticiens restent agrippés à une *doxa* psychanalytique qui sort difficilement des quelques décimètres séparant le fauteuil du divan.

Cette convergence d'une pluralité dans l'amont de la généalogie, on la retrouve dans le périlleux passage de la première transmission. Là encore, l'idée commune de transmission d'un seul à un seul se révèle une fiction, dont il faudra comprendre la fonction.

D'abord, même en s'en tenant au niveau des responsabilités institutionnelles, rappelons que même s'il était déjà évident que Georges avait vocation à y occuper une grande place, dès lors qu'il serait enseignant titulaire, ce sont Albert Ciccone et Patricia Mercader qui ont pris le premier relais, pendant cinq ans, ce qui n'est pas rien. Tandis qu'Albert veillait à la pérennité du modèle de la FPP, Patricia pilotait avec doigté le département Formation en Situation Professionnelle, interface complexe avec un environnement universitaire dont la complexité n'était pas moindre.

Mais dans une transmission, les responsables sont indissociables des équipes. Le symptôme le plus révélateur d'une transmission réussie est d'ailleurs la stabilité de celles-ci. Lorsqu'après un changement de responsable on voit le *turnover* s'accélérer brutalement, on est sûr que la succession n'a pas été une transmission. Or, pour la FPP, si le renouvellement au cours des âges a été continu, la longévité moyenne a été exceptionnellement longue, plusieurs décennies pour beaucoup. Et il n'y a jamais eu à ma connaissance, de ces départs massifs sur un temps très court qui ponctuent, au minimum des points d'inflexion, et souvent des points de rebroussement.

---

1 Aujourd'hui Institut de Psychologie

J'imagine qu'y a beaucoup contribué le long travail (autour de cinq ans de part et d'autre de mon départ), mené en parallèle par un collectif qui réunissait la majorité de l'équipe FPP, et qui, commencé dans la perspective d'un colloque, a abouti au livre que beaucoup ici connaissent, *La formation en psychologie. Filiation bâtarde, transmission troublée*. L'étayage réciproque de la vie du dispositif et de la pensée collective – d'une pratique et d'une pensée, ça ne vous évoque rien ? – n'a pu que consolider l'ensemble.

Enfin, il faudra peut-être un jour analyser la contribution tout aussi décisive de la communauté des étudiants eux-mêmes, qui, depuis 1969, n'a cessé sans interruption de coproduire, et sur des points essentiels, l'essence même de la FPP, et par conséquent de sa stabilité dans la durée.

J'espère que vous n'entendez pas dans tout ce que je viens de développer une minoration de la place de Georges. Il en serait ainsi si l'on ne sait plaquer sur la fonction de responsable que la figure simpliste et finalement assez misérable du chef. Autrement plus difficile est celle du pilote, et plus encore ce qu'elle devient dans des systèmes institutionnels qui fonctionnent comme des communautés vivantes ordonnées à un enjeu symbolique fédérateur. Il y devient celui qui garantit cette enveloppe symbolique, et permet par là au jeu de la pluralité d'échapper aux fantasmes du morcellement.

Cela passe par trois fonctions :

- l'interface avec l'environnement institutionnel, juridique et économique ;
- la gestion du cadre matériel ;
- et, *last but not least*, la veille de chaque instant pour conserver un équilibre optimal dans la dialectique permanente entre la cohérence et la diversité.

Ces trois fonctions, comment Georges les a-t-il gérées ? À vrai dire, je ne le sais que par bribes. L'expérience m'avait appris que quand on quitte un endroit où on a soi-même tenu cette place, rien n'est pire que de chercher à jouer les spectres de Banco ou les belles-mères abusives, ou simplement à interférer en sous-main.

Sur les deux premières, j'ai une vision un peu plus claire, car, lors de nos trop rares rencontres, que ni le temps ni l'espace ne favorisaient guère, Georges m'en

parlait assez fréquemment, surtout quand il en avait marre, c'est-à-dire souvent. Et j'ai admiré l'énergie et la patience dont il a dû faire preuve pour maintenir le cap, malgré les incessantes bourrasques que produisait le mouvement brownien des décisions, contre-décisions, fantaisies individuelles, arbitrages entre petits et grands féodaux, coups fourrés, effets collatéraux des grands desseins politiques du moment, qui sont le quotidien de la vie institutionnelle d'une université. Je croyais avoir connu le pire dans ma carrière, mais la génération qui a suivi la mienne a connu pire que le pire, et j'ai cru comprendre que ce n'était pas fini.

Pour la troisième, les échos que j'en ai sont non seulement lacunaires, mais en plus indirects. Mais je n'ai pas souvenir qu'aucun ne m'ait semblé inquiétant. Bien au contraire, tous confortaient mon sentiment que l'essentiel était intégralement conservé : à savoir le sens du passage par la FPP dans les trajectoires personnelles, et ses effets dans l'après-coup sur leurs pratiques professionnelles. 43 ans et pas une ride, je peux dire que je n'ai pas souvent vu ça dans les innombrables dispositifs institutionnels que j'ai eu l'occasion de suivre au long cours, de près ou de loin, en soixante ans de pratique.

Mais évidemment, s'adapter aux mutations externes est la condition *sine qua non* pour conserver le cœur. Toujours dans l'article sur le mythe d'une fondation, je conjurais mes successeurs de ne pas faire de la FPP un mausolée, danger symétrique et non moins mortel du chamboule-tout. Mais je pense maintenant qu'il était superflu de le dire.

En tout cas, Georges a été un acteur déterminant d'une mutation profonde de la place de la FPP et du département FSP par rapport à la culture des universitaires psychologues, et plus précisément des cliniciens.

Et c'était inéluctable ; ma place singulière dans l'université était due à des conjonctions historiques qui ne se reproduiront jamais. Mes successeurs devaient faire une carrière normale, ce qui impliquait d'être au moins compatible avec ce qu'il est convenu d'appeler « la recherche », sa langue et ses mœurs. Mais celle-ci est fortement corrélée avec des modèles impérieux et fortement ancrés de reproduction sociale. La FPP aurait pu alors se dissoudre dans la dominance écrasante des modèles de l'enseignement universitaire

avec son armée de connotations implicites. Le danger n'était pas mythique. J'ai encore en mémoire les expériences cuisantes de deux dispositifs de formation que j'avais lancés en 1968 et 1975, repris par des collègues qui, en toute bonne foi, n'ont pas mis un an avant de les rabattre sur le modèle standard.

Entendons-nous : la FPP n'a jamais été un village gau-lois : dès l'origine, de multiples ponts l'ont reliée au régime général et à ses acteurs : accès des étudiants à l'ensemble des enseignements de l'université ; présence structurelle d'enseignants du régime général dans les jurys ; puis présence d'un certain nombre d'entre eux dans les modules, ou dans les conférences du samedi matin. En outre, très vite, les oppositions frontales de quelques mandarins n'ont pas pesé lourd face à une alliance avec un très grand nombre d'enseignants, dont beaucoup convaincus par la qualité de la participation d'étudiants FPP à leurs enseignements. Mais il y avait dans cette alliance quelque chose de plus profond. De la même façon qu'il n'est pas évident pour un jacobin ministre d'être un ministre jacobin, il n'était pas évident pour un psychologue praticien, souvent attiré par l'enseignement universitaire pour les bénéfices narcissiques énormes qu'il en retire, de réconcilier les modes de pensée qu'implique la pratique clinique avec ceux qu'implique ce que, en détournant la célèbre théorie de Lacan, on pourrait appeler « le discours de l'universitaire » et « le discours du maître ». La participation, même occasionnelle, à la FPP, donnait l'occasion de mettre un peu d'unité dans ce clivage le plus souvent honteux. C'était particulièrement vrai des enseignants vacataires, mais aussi de beaucoup de titulaires.

D'autre part, après dix ans passés, d'abord dans une vaine et impuissante opposition frontale, puis une quasi-désertion des instances décisionnelles, j'avais fini par comprendre que seul un investissement important de ma part dans les rouages de l'appareil, sans plaisir, mais avec détermination, me permettrait de protéger la FPP, avec le double souci de rendre des services pour permettre les renvois d'ascenseur et bien sûr de veiller au grain de l'intérieur.

Ainsi, peu à peu, je m'étais trouvé responsable à titre personnel de deux grands dispositifs qu'on m'avait demandé de mettre en place (la formation continue, et le contrat de formation personnalisé), qui, dans mon esprit, constituaient l'équivalent de ce qu'on ap-

pelaient au moyen-âge les Marches d'un royaume, ou ce que les géopoliticiens appellent des glacis, espaces de transition donnant aux frontières la solidité que donne la profondeur de champ.

Puis, la retraite approchant, il est devenu clair que ce que j'appelais *in petto* mon entreprise unipersonnelle ne subsisterait pas bien longtemps si elle ne se pérennisait pas en une structure solide indépendante de ma personne, d'où sa transformation en un vrai département de l'Institut.

Mais il y avait une limite indépassable à ce travail de pontage, dû à mon allergie viscérale aux codes de la culture universitaire, lorsqu'ils s'appliquent à l'objet des pratiques sociales, et drainent des présupposés épistémologiques que j'éprouvais, et éprouve toujours incompatibles avec l'idée que je me fais du travail de théorisation en prise avec les pratiques. Thèses, colloques, religion des rituels bibliographiques, sociétés savantes, dévoiement de la belle notion de recherche scientifique, désolé, je n'ai jamais pu, je ne peux toujours pas, et je ne m'en excuse pas. Même si je fais des exceptions pour intervenir dans des colloques à la demande de mes amis en jurant depuis quinze ans que c'est la dernière fois. Or de tous, Georges est certainement celui qui, dans l'invention d'une forme de pensée et de discours transitionnelle entre ces deux extrêmes, a réussi le mieux à garder un équilibre, où les formalismes universitaires n'écrasent pas la liberté du travail de mise en pensée.

Cela lui a permis de travailler avec succès à une extension au 3<sup>e</sup> cycle de la logique de formation à partir de la pratique que naguère encore j'aurais juré impensable. Qui a commencé à délivrer des titres de docteur. Georges a même réussi à me faire participer à un jury de thèse, auquel d'ailleurs, grâce à la latitude qui m'était laissée de détourner l'exercice, j'ai pris beaucoup de plaisir.

Ainsi ai-je pu formuler récemment que non seulement il a gardé la maison, mais qu'il l'a affermie, agrandie et embellie, sans la défigurer.

Donc, je crois qu'on peut dire qu'on peut souhaiter à la transmission qui s'amorce aujourd'hui d'être aussi réussie que celle qui s'est enclenchée il y a vingt-trois ans.

Mais, et pour une raison nodale qu'on va voir, en FPP, on ne s'arrête pas plus à l'autosatisfaction qu'à la

plainte. On théorise. Je ne sais pas si c'est totalement vrai, mais je me plais même à penser qu'on théorise comme on respire.

Sauf que théoriser en quelques minutes, c'est évidemment un oxymore. Mais même avec plus de temps, je n'aurais pu vous proposer aujourd'hui que les pistes encore fragiles qui vont suivre, insuffisamment étayées sans doute, et formulées un peu à l'emporte-pièce.

Entre mon départ en 1998 et son accession à la responsabilité de la FPP, en 2003 ; Georges travaillait à sa thèse. Dont le titre est : *Pensée et généalogie dans les institutions*. Tiens donc !

L'une des thèses (au bon sens du terme) au cœur de cette thèse (au sens universitaire), était qu'au moment de la succession de directeurs, notamment fondateurs, ou installés depuis si longtemps dans la place qu'ils semblent y avoir toujours été, il n'y a qu'une alternative : parricide ou filicide. Tuer symboliquement comme seule façon de prendre la place, ou comme seule façon de ne pas céder la place.

Et voilà que lors d'un colloque où il venait d'exposer cette thèse, quelqu'un lui a demandé, non sans malignité, ce qu'il en serait pour la FPP. Et il a répondu en rigolant, quelque chose comme « on verra bien ». Plus de vingt ans après, il est peut-être permis d'avancer qu'on a vu. On a vu qu'il n'y avait eu ni parricide ni filicide.

À ce souvenir, j'en associe un autre, qui à mes yeux va dans le même sens. Lors de mon propre pot de départ, Paul Fustier avait commencé par détailler, assez longuement, comment la FPP avait toutes les raisons de fonctionner comme une secte. Avant d'enchaîner : « Eh bien, c'est pas ça du tout ».

Voilà donc deux sacrés pieds de nez à un destin annoncé. Donc deux énigmes troublantes, qui comme on va le voir n'en font qu'une. Une bonne porte d'entrée pour un travail de théorisation, tant il reste vrai, depuis la mythologie grecque, qu'Épistémè est fille de Thaumata - fille de l'étonnement.

Repartons de la thèse de Georges. Il avait en fait travaillé essentiellement sur une configuration qui peut se retrouver dans pas mal de lieux de l'espace social, mais qui dominait depuis un demi-siècle dans les institutions du secteur dit médico-social, celui-là même que j'appelle appareil de réduction de la méinscription

— avant que la caste technobureaucratique ne vienne y imposer une prise de contrôle tatillonne qui a changé la donne en profondeur, généralisant une nouvelle configuration qu'on pourra peut-être analyser quand on aura fini de s'épuiser à la dénoncer.

Pour des raisons structurelles très profondes y prévalait le primat des liens archaïques, avec leur corollaire, la disqualification de l'Œdipe et le contournement de l'épreuve de castration. Une histoire qui peut se décliner d'innombrables façons, mais où n'est jamais bien loin une puissante charge de violence meurtrière et d'illusion mégalomaniacale.

Je précise qu'au rebours d'un axiome de l'école institutionnaliste lyonnaise, reprenant comme un acquis définitif les thèses de Bleger, je ne considère pas du tout que cette configuration, si répandue soit-elle dans les organisations du secteur non marchand, soit l'essence même des institutions, et donc que ce primat de l'archaïque dans les institutions soit un destin.

Dans ce contexte, la position des directeurs, surtout lorsqu'ils dépendaient juridiquement de petites associations gestionnaires quasi dormantes, était pratiquement autocratique. Ils étaient vus par tous comme dépositaires légitimes de l'identité de « leur » institution, et donc seuls juges de ce qui lui convenait ou non.

On galvaude trop communément le signifiant paternel en l'accolant à ces figures de toute-puissance. C'est en réalité au fantasme de mère phallique, dotée de tous les attributs, qu'elles renvoient. Le signifiant parricide y masque donc un matricide, le filicide, un infanticide maternel.

Dans cette configuration, où la différence n'accède pas à la vertu structurante que lui confère l'œdipification, la seule transmission représentable pourrait être qualifiée de parthénogénétique, comme un impossible clonage du même au même. C'est-à-dire le contraire d'une filiation inscrite dans une généalogie, puisque, on l'a vu, une généalogie est la confluence de lignées ramifiées à l'infini dans laquelle les différences se métissent continuellement. Certes, on peut objecter que, comme dans l'Évangile de Mathieu ou les sagas islandaises, la réduction des généalogies à une structure linéaire, et même, au moins pour les cultures qui nous sont familières, patrilineaires, est de règle. Mais la construction d'une origine mythique

est une chose, et les fantasmes auxquels s'adosent les rapports sociaux du présent en sont une autre.

On accordera en outre ici une attention particulière au passage, relativement bref, que Georges consacrait au fantasme d'auto-engendrement ; car l'auto-engendrement est le principal aménagement du fantasme d'une filiation purement maternelle, permettant d'en contourner la charge incestueuse.

Or, sur la FPP, rapportée à ce contexte, pesaient de lourdes prédispositions. Qu'est-ce d'ailleurs qu'une secte, sinon le paradigme le plus accompli des espaces sociaux fonctionnant sous le primat de l'archaïque ? Et en effet, les origines de la FPP semblaient bien vérifier le diagnostic sur plusieurs points décisifs.

Il ne m'appartient pas de mesurer mes prédispositions à devenir gourou, je laisserai donc cette maille-là en attente. Le cas échéant, d'ailleurs, il faudrait analyser alors la prédisposition du public de la FPP à devenir sectateur.

Ce qui est sûr est que le terroir où j'avais labouré près de vingt ans était précisément celui du dispositif social qui s'appelait alors l'enfance inadaptée, élargi ensuite au travail social, et qu'il infiltrait largement les modes de fonctionnement institutionnel dans lesquels j'étais à l'aise. Plus : fasciné par le modèle de quelques-uns des pionniers qui avaient défriché ce secteur dans les années d'après-guerre, je n'ai pas arrêté tout au long de ma vie active de fonder ou de tenter de fonder des dispositifs en tout genre. En classant mes archives, j'en ai compté 20 à ma seule initiative, plus 6 avec un collectif. Il doit y avoir un nom dans le DSM III pour ce genre de trouble compulsif.

Pour la FPP, donc, il y avait eu incontestablement fondation, et fondation au départ complètement solitaire, arrachée au forceps à la faveur d'un rapport de forces conjoncturel inespéré. Côté présomption de naissance parthénogénétique et d'auto-engendrement, toutes les cases paraissent rétrospectivement remplies.

Nous pouvons maintenant revenir à ce qui fait basculer au contraire dans une véritable inscription généalogique. Si j'ai tant insisté sur l'importance du pluriel dans l'histoire de la FPP, c'est parce qu'il me semble que c'est en suivant ce fil qu'on pourra comprendre ce qui a sauvé la FPP d'un destin si probable.

Mais rappeler que toute généalogie est arborescente et indéfiniment ramifiée ne suffit pas ; car c'est un truisme, elles le sont toutes objectivement. Ce qui est psychiquement et socialement déterminant c'est ce que les sujets font de la pluralité des lignées, et ce qu'ils en font est intimement lié aux repères que les espaces sociaux dont ils sont parties prenantes autorisent. Avec deux positions d'équilibre antagonistes : annuler magiquement la pluralité des racines, ou au contraire l'investir comme planche de salut, à l'image de l'Œdipe lui-même, cette épouvantable épreuve qui se révèle *in fine* comme infiniment précieuse parce qu'elle seule peut arracher à la réabsorption imaginaire par l'objet maternel.

Sauf que, comme on l'a vu, le pluriel est en même temps porteur d'une menace de morcellement. Ce qui peut alors maintenir un équilibre entre ces deux terreurs imaginaires, c'est le métissage, qui pourrait être bien ici l'ultime mot clé.

Le métissage comme métaphore privilégiée de l'art de faire de l'un avec du multiple, patiemment, comme l'archéologue face à des centaines de tessons parvient, à force de les rabouter deux à deux, à reconstituer une poterie. Et encore, la poterie préexistait, alors que le métissage, dans sa longue souffrance de la contradiction, n'a d'autre issue que de créer, inventer de la cohérence, accumulant au fil des temps les infimes liaisons qui finissent par avoir la solidité d'un feutrage.

Notre question devient alors : pourquoi la FPP, enseignants et étudiants confondus, a-t-elle basculé, et il semble maintenant que c'est durablement, dans la catégorie des espaces sociaux, — ils sont heureusement encore nombreux, — dont la microculture fédère des acteurs, pour qui les métissages culturels sont une voie vers l'unité et non un morcellement inéluctable et terrifiant.

Un élément important — certainement pas le seul — est le statut, au cœur du dispositif, de la théorisation. Je dis bien du *travail* de théorisation, et non l'absorption, prise comme fin en soi, de théorie accumulée ailleurs, et encore moins comme adhésion à tel ou tel corpus de théorie sédimentée. La théorisation comme construction, inlassablement reprise, d'une limite aux pouvoirs hallucinatoires de l'idéologie ou des discours défensifs. Car ce statut l'institue en figure symbolique de la castration.

Ce qui faisait de lui le seul moyen de déconstruire, entre autres, les fantasmes d'auto-engendrement, au moment où la première transmission menaçait de les figer en légende de l'origine. C'était d'ailleurs exactement mon propos en écrivant alors ces deux articles sur le mythe d'une fondation, auxquels j'ai ici plusieurs fois fait référence. Je crains hélas de ne pas avoir réussi ce faisant à éviter d'être érigé en ancêtre totémique, mais ce n'est pas si grave, du moment que ça n'a pas empêché de vivre notre espace collectif.

Finalement, je ne pense pas qu'il y ait lieu d'attribuer le mérite de cette belle histoire à qui que ce soit d'autre qu'à l'ensemble de ceux qui ont été et y sont partie prenante. Et encore, y ont-ils eu du mérite ? En grattant un peu, les acteurs d'une histoire découvrent toujours qu'ils ont dans le même temps été agis par l'intrication de leurs interactions. En tout cas, il n'y a pas eu de superhéros, ni Georges, ni moi, ni Patricia, ni Albert, ni personne. Il n'y en a jamais, la mémoire les fabrique dans l'après-coup pour les besoins de sa cause, en leur prêtant bien plus que ce qui leur revient.

Je dirais que la FPP a eu de la veine. De la veine qu'une convocation initiale finalement assez simple produise un effet organisateur dépassant largement les trajectoires individuelles, fasse émerger un homéostat somme toute assez semblable aux homéostats biologiques, où le jeu chaotique de molécules biscornues produit des agencements bien plus stables et complexes qu'aucun « génial ingénieur », pour reprendre les mots de Boris Vian, n'aurait jamais pu les programmer. Des agencements qui peuvent se conserver très longtemps, aussi bien, si l'on n'y veille, que se dissoudre très vite parce qu'un grain de sable inattendu est venu les enrayer.

Dans ce qu'on pourrait appeler les « homéostats sociaux, les éléments se retrouvent ainsi liés par une consistance serrée qui, au-delà de la variété immense des parcours, des expériences, des convictions, des passions, produit des résultantes qui travaillent dans le même sens. Et souvent parce qu'un facteur particulier remplit la fonction de ce que la théorie du chaos nomme attracteur.

Pour la FPP, j'avancerai l'hypothèse que ce fut, et que c'est toujours, une histoire de migration. Non de migration internationale au sens banal du terme, mais dans un sens bien plus large dont elle n'est qu'une

variété plus voyante. J'appelle migration tout ce qui fait qu'on se sent étranger quelque part, parce que l'environnement humain où l'on se retrouve fait barrage, ou trop barrage, à notre effort pour nous unifier intérieurement. Alors, lorsque Éros est assez puissant pour nous empêcher de sombrer dans l'involution, le travail de métissage devient l'objet d'un investissement majeur.

Il donne alors un tour particulier au *kulturarbeit*. Pour éviter tout malentendu, je dois dire que je ne comprends rien aux développements savants qui ont cours autour de ce concept, et que j'en reste à la lettre de la définition lapidaire et puissante de Freud : *wo Es war, soll Ich werden* ; là où il y avait Ça, doit advenir Je. Mais, si l'on considère Je comme l'instance qui met de l'Un dans le chaos des pulsions, il s'appuie aussi sur ce premier niveau pour tenter de mettre un peu plus d'unité dans le chaos des différences culturelles et des différences individuelles.

Ainsi, et pour me résumer, la FPP est ce drôle d'objet qui, à partir de la simple invitation à tisser, comme une toile de Pénélope, de la pensée théorique à partir de la pratique, a eu la chance d'avoir fédéré des gens venus de tous horizons, qui avaient en commun de surinvestir ce travail-là. "Et non pas par vertu, car nous n'en avons guère", comme disait Péguy, mais comme une nécessité vitale.

## Bibliographie

- Burgelin, Claude & Henri, Alain-Noël. (1998). *La formation à partir de la Pratique*. Lyon : Le rayon vert, 1998, URL : <http://anhenri.fr/wp-content/uploads/2022/02/FPP-expliquee-au-reste-de-luniversite.pdf>
- Henri, Alain-Noël. (1998). « FPP, le mythe d'une fondation » in *Canal Psy* [en ligne], 36 | 1998, URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2154> et « FPP : Le mythe d'une fondation (suite) », *Canal Psy* [En ligne], 39 | 1999, URL : <https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=2101>
- Mercader, Patricia & Henri, Alain-Noël. (2004). *la Formation en Psychologie, filiation bâtarde, transmission troublée* Lyon : Presses universitaires de Lyon, 2004.
- Mercader, Patricia. (2010). « La formation à partir de la pratique : une expérience pour penser la formation en psychologie » in *Le Journal des psychologues*, 2010/7 (n° 280), p. 22-27. DOI : 10.3917/jdp.280.0022. URL : <https://www.cairn.info/revue-le-journal-des-psychologues-2010-7-page-22.htm>
- Omay, Oguz & Henri, Alain-Noël. (2009). *Penser à partir de la pratique*, coordination et présentation Gaillard Georges. Érès, « Rencontre avec », 2009.

# PSYCHOLOGIE CLINIQUE ET SOCIOLOGIE : QUELLE FRATERNITÉ ?

BERTRAND RAVON

Sociologue, professeur des Universités, directeur et chercheur au Centre Max Weber

*« la « Fraternité » peut être définie comme un engagement moral et émotionnel entre des individus qui ne sont pas rattachés par des liens de parenté. Les passions sociales qui se rapprochent le plus de la fraternité sont la solidarité, la loyauté mutuelle, la camaraderie, et un sentiment d'appartenance. Ce qui est distinctif en ce qui concerne la fraternité (...) [C'est qu'], un non-frère est traité en frère « comme si », (...) la fraternité chez les êtres humains est bonne ou mauvaise en fonction de ce que les frères imaginaires décident d'en faire. » (Holmes et Varigault, 2019)*

Georges Gaillard a coutume de me présenter comme son « frère de lait », en raison des liens très forts que nous avons tous les deux avec Paul Fustier : en effet c'est lui qui, dans des contextes différents<sup>1</sup>, nous a ouvert la voie universitaire en nous montrant qu'il était possible de mener une solide carrière d'enseignant-chercheur sans se prendre au sérieux, qu'il était possible de créer des îlots d'indiscipline aux bords de l'institution comme autant d'étayages. Indissociablement, Paul nous a transmis le souci des collectifs instituant, sans jamais perdre de vue leur enracinement dans la vie quotidienne et tous ses petits riens (Gaillard, Ravon et coll., 2020).

Georges et moi serions donc « frères de lait », nourris au même sein, celui de Paul Fustier. Très sensible à la « dévotion maternelle » à l'œuvre dans les institutions socio-éducatives (ibid. pp. 192-194), Paul aurait sans aucun doute apprécié d'être ainsi requalifié comme nourrice, lui qui bien avant le succès des théories du

care, avait déjà fort bien repéré le genre féminin (chez lui plutôt maternel) du « prendre soin » !

Ce n'est cependant pas sous cet imaginaire que je voudrais comprendre le travail de Georges, ainsi reconnu « comme un frère », mais sous celui des relations entre nos deux disciplines, la psychologie clinique et la sociologie. En effet, et alors que je cherchais sous quel angle rendre hommage à Georges, m'était revenue cette formule si souvent entendue de la bouche de Paul Fustier : « Psychologie et sociologie, pour faire un cuchon ». Si je n'en ai pas retrouvé la trace écrite, j'ai pu la rapprocher de la dédicace qu'il m'avait faite de son livre « Le lien d'accompagnement » (Fustier, 2000) : « Psychologie-Sociologie, une affaire de concubinage ». Dans la version orale de cette communication, ma définition de « cuchon », un mot de la langue régionale, s'est révélée être fautive : ce que je croyais être une cruche où se mélangeaient différents liquides n'était en fait qu'un petit tas désordonné (de farine, de paille...), où s'entassait une certaine quantité de matières, par incorporation ou accumulation. Incorporation d'une discipline dans l'autre ou union libre, la question de l'articulation entre psychologie et sociologie était centrale chez Paul Fustier, au point qu'il

<sup>1</sup> Paul Fustier a dirigé la thèse de Georges Gaillard, puis tous deux ont été de proches collègues au sein de l'Institut de Psychologie, du Centre de Recherches en Psychologie et Psychopathologie Clinique, et du Département de Formation en Situation Professionnelle de Lyon<sup>2</sup>. Étudiant en sociologie, j'ai habité chez Paul, un grand ami de mes parents. Vivre avec lui m'a beaucoup appris sur les coulisses du travail universitaire, qui m'est ainsi devenu accessible.

m'avait laissé entendre que son travail était parfois mieux compris par les sociologues que par les psychologues, surtout depuis la publication de ses analyses inspirées de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss (Mauss, 1925).

Du temps où psychologie et sociologie faisaient partie de la même UFR à Lyon2, les sociologues ne voyaient pas d'un très bon œil la psychologie, cette « grande sœur » qui prenait trop de place. Ils se sépareront d'ailleurs à la fin des années 1980, les sociologues se rattachant aux anthropologues et aux préhistoriens pour fonder une nouvelle composante. Les psychologues, qui ne devaient pas être mécontents, s'en allèrent fonder leur Institut.

Paul Fustier, qui avait des amis chez les sociologues, avait regretté cette « scission ». Et finalement, nous ne sommes pas nombreux à continuer à tisser des liens entre ces deux mondes. Par sa capacité à incorporer des éléments extradisciplinaires de type sociologique dans sa psychologie clinique, par l'attention particulière qu'il porte aux pathologies sociales ou, pour reprendre son vocabulaire, aux « dynamiques de déliaison » propres aux « institutions de la mésinscription » (Gaillard, 2022; Omay, 2009), je fais l'hypothèse qu'en bon héritier de Paul Fustier, Georges Gaillard pourrait reprendre à son compte cette union libre de la psychologie clinique et de la sociologie, une union pas vraiment reconnue officiellement, mais bien réelle. De mon côté, notamment à travers ce que je nomme « clinique sociologique » et « sociologie de la clinique » (Ravon, 2005, 2012a), j'entretiens de nombreux liens avec la psychologie clinique et ses praticiens. Voilà donc la question que je voulais finir par poser à Georges : à quelles conditions les relations d'interdépendance entre sociologie et psychologie clinique sont-elles des relations de – bonne – fraternité ?

Dans un premier temps je pointe notre attention partagée pour le soutien aux professionnels dans leurs métiers impossibles de l'aide et du soin. Dans un second temps, j'essaie de comprendre en quoi la sociologie peut-elle être une clinique. Enfin, j'interroge l'activité clinique dans le nouveau contexte dit d'inclusion, où la mésinscription est mesurée non plus à l'aune des déficits à combler, mais des potentialités à découvrir. Ce parcours montre que nous sommes bien frères, en ce que nous sommes reliés par une même charge commune, une nécessité partagée de

faire connaissance avec les personnes concernées par le « malaise dans la civilisation ».

### **Le souci commun de la professionnalité**

« La professionnalité désigne la manière dont un sujet habite sa position professionnelle, la manière dont il partage cette position avec une équipe, et dont il la met en œuvre auprès des sujets pris en charge par l'institution. (...) Elle désigne l'ensemble des dynamiques relationnelles propres à l'exercice professionnel : elle signifie une pratique et le travail de pensée qui sous-tend une telle pratique. Ceci suppose la mise en œuvre d'un travail d'*auto-représentation*, d'une pensée réflexive, à propos des différents liens qui caractérisent une position professionnelle donnée » (Gaillard, 2020)

Je pourrais presque reprendre à mon compte cette définition. Mais pour ajouter aussitôt la mienne. Forcée initialement par les syndicats italiens (professionnalité) pour rendre compte de l'absence de reconnaissance de la qualification (indépendante, autonome) des ouvriers (années 1960 à 1975), la professionnalité est d'abord définie comme la somme des connaissances, savoirs en actes, réels et réalisés, capacités à bien faire son métier. La professionnalité est donc cette capacité issue de l'expérience, qui permet à des professionnels, à la fois de respecter les règles du métier – ils ont été formés dans cette perspective – et de les transgresser afin de s'adapter aux situations. Lorsque les situations deviennent incertaines ou trop complexes, ils doivent s'appuyer sur l'environnement immédiat et les circonstances qui vont avec. « La professionnalité renvoie donc à un moment d'indétermination de l'action au cours duquel les intervenants hésitent : leurs savoirs prédéfinis sont pris en défaut, les normes et les règles sont instables, leurs diagnostics deviennent discutables. Ils ne sont jamais à l'abri du risque d'un jugement « subjectif », « partial », voire « arbitraire ». » (Ravon et Vidal-Naquet, 2018). On pourrait donc avancer l'idée selon laquelle la professionnalité renvoie à des situations à propos desquelles les professionnels sont débordés par l'action : ils ne font pas ce qu'ils veulent, ils sont dépassés par les événements, ils hésitent entre différentes perspectives. Exposés à ces moments de débordement de l'action, qu'ils soient institutionnels, organisationnels, contextuels ou éthiques, les professionnels n'ont d'autre alternative que de redéfinir en situation leurs

actes de métier. Non intégrée par une grille de classification et non indexée au salaire, toujours définie localement et donc avec des ajustements qui ne bénéficient d'aucune garantie, tributaire d'un engagement très personnel dans l'action, la professionnalité est une épreuve de reconnaissance, laquelle est très instable.

Ce qui nous relie dans ces deux définitions n'est pas l'objet de nos recherches respectives: Georges analyse la négativité des liens du point de vue du primat de la pulsion de mort (Gaillard 2020), alors que je mets l'accent sur l'indétermination des réponses que peuvent apporter les professionnels aux situations les plus problématiques. En revanche, et au-delà de la ressemblance de nos terrains de recherche (institutions de la « méinscription »), nos postures allient toutes deux formation, recherche, intervention et pratique professionnelle et s'appuient sur des référentiels et des objectifs communs: penser à partir de la pratique pour étayer la professionnalité et en conséquence soutenir les équipes.

Alors que Georges déploie pour ce faire une clinique très fine de la déliaison (et la manière dont les professionnels s'y prêtent), j'explore ethnographiquement les embarras des professionnels. Ce qui suppose dans les deux cas, me semble-t-il, de sortir de la forteresse académique et de ses savoirs disciplinés pour faire droit aux expériences de plein air des professionnels, là où les problèmes du terrain travaillent, là où se déploient les débordements de l'action. Sortir de la tour d'ivoire, mais rester en son jardin (Ravon et Lechaux, 2022), dans une aire intermédiaire entre le monde des « savants » et le monde des « praticiens », où un *continuum* puisse se construire entre supposés « savants » et supposés « profanes ». Dans le vocabulaire pragmatiste de l'exploration ethnographique des problèmes, une telle posture requiert :

1. une approche relationnelle et transactionnelle,
2. pistant l'activité au plus près du terrain,
3. en mobilisant toute notre attention sensorielle, aux « corridors du quotidien », aux présences proches, à la moindre des choses
4. pour un apprentissage par l'expérience situation après situation,
5. permettant d'ouvrir des espaces dialogiques et transversaux de délibération,

6. invitant à rompre avec l'approche essentialiste et juridictionnelle de l'identité professionnelle,
7. de manière à ouvrir des espaces de multiversité (Lechaux, Mezzena et Ravon, 2022).

### Quelle clinique en partage?

Georges verrait sans aucun doute dans ces manières de faire de la sociologie impliquée, l'*autoréflexivité*, la *conflictualité* et la *créativité* à l'œuvre dans le travail clinique groupal qu'il anime avec des professionnels de même type. Il n'en reste pas moins que nos vocabulaires respectifs se distinguent ou plutôt entrent en interférence. Selon Michel Serres (1972), le concept d'interférence recouvre deux ensembles de significations : à la croisée des savoirs (circulations, confluences, intersections, interceptions, entrecroisements, échangeurs) ; comme nœuds de relations, sans objets ou sujets de savoirs séparés, sans références.

J'aurais aimé avoir ce concept d'interférence à disposition lors de ma thèse, consacrée à la formation de l'échec scolaire comme problème public depuis la III<sup>e</sup> République (Ravon, 2000), avec un axe interrogeant les relations complexes entre psychologie scolaire et sociologie de l'éducation, entre sélection des meilleurs et promotion de tous, entre échec de l'enfant et échec de l'école. J'avais beau montrer que la psychopédagogie de Binet était le bras armé de la sociologie morale de Durkheim, sous le parrainage de Ferdinand Buisson, l'éminence grise de Jules Ferry, ma thèse n'était recevable ni pour les sociologues (de l'éducation) ni pour les psychologues (scolaires) tant elle les reliait dans une configuration d'interdépendance épistémique, inacceptable, car précisément saturée d'interférences. Cette épreuve de reconnaissance me mènera vers l'anthropologie symétrique de Bruno Latour : à savoir que toutes les connaissances, empiriques comme fondamentales, doivent être traitées de manière égale et soumises à l'enquête dans des termes équivalents (Latour, 1991).

Comment définir cette symétrie entre les deux disciplines ? Habituellement, les sociologues qui s'intéressent à la psychologie le font avec l'objectif critique de dénoncer *la psychologisation du social*. Pour le pire en se contentant de dénombrer les pratiques *psy* sans chercher à en comprendre la dynamique propre ; je n'insiste pas sur ces critiques qui tendent à réduire la psychologie à l'individu (Bresson, 2006). Pour le meilleur

leur, en se réclamant de la tradition ouverte par Norbert Elias (1991) renvoyant les processus psychiques – comme l’autocontrôle psychique ou l’autorégulation des affects – à une dynamique de civilisation historiquement située, en l’occurrence au moment de la formation des États modernes. En ce sens, observer les pratiques de psychologie clinique à l’ère de notre modernité tardive permet d’analyser l’exigence sociale généralisée d’implication personnelle (non réductible à l’individu) et ses processus sociaux de responsabilisation, de participation, d’activation, de réflexivité ou d’autonomisation (Ravon, 2020). « L’individu contemporain n’est pas plus psychologique aujourd’hui qu’hier. En revanche, il est assailli, depuis l’avènement de la modernité, par une série d’épreuves pouvant trouver, dans la psychologie, un langage partiel, mais fécond d’analyse. » (Martuccelli, 2007, p. 50)

Une autre manière de mettre en relation les deux disciplines consiste à rejoindre la sociologie clinique, attentive aux enjeux inconscients des sujets (individus ou groupes) pour mieux explorer les « dimensions psychiques des phénomènes sociaux » (Gaulejac et coll. 2012). Je suis toujours resté réticent envers cette approche, du fait du risque de glissement du statut d’analyste sociologique vers celui de symptôme (Genard, 2015), ce qui conduit généralement à traiter les rapports sociaux conflictuels sur la seule scène du récit de la souffrance psychique. Indissociablement, le risque de surinterprétation y est élevé : rechercher une explication sociopsychique à une trajectoire, c’est s’interdire en effet d’analyser la pluralité des manières de faire, en situation, avec l’environnement et les nombreuses indéterminations constitutives de la vie sociale. Par exemple, toutes les trajectoires de mobilité sociale ascendante ne sauraient être analysées comme des « névroses de classe » (Gaulejac, 1991)!

Ceci dit, la pratique qui consiste pour mieux comprendre notre monde à se pencher sur des situations de souffrance, lorsque précisément ce monde ne va pas de soi, me semble être une des configurations les plus pertinentes de l’alliance entre psychologie clinique et sociologie. J’ai ainsi cherché à développer, en sociologue d’intervention, et dans le sillage de la critique sociale reposant sur une analyse des souffrances sociales (Renault, 2004), une *clinique sociologique*<sup>2</sup> documentée par les situations de souffrance

professionnelle ou usagère dans le champ du travail social (Ravon, 2012b et 2016). Délaissant une sociologie explicative pour une sociologie très compréhensive, attentive à l’activité en prise avec des « situations problématiques », ses troubles et ses dilemmes, l’enjeu est de suivre de près toutes celles et ceux qui s’associent pour faire face aux injustices, inégalités, traumatismes sociaux (Ravon, 2008). Cette pratique sociologique d’intervention est plus proche des cliniques institutionnelles et de leur souci *groupaliste* ouvert sur une compréhension – éminemment sociale – des liens interpsychiques (Pinel et Gaillard, 2020 ; Bompard, Gaillard et Benarab, 2020) que de la sociologie clinique.

Ce ne sont donc pas du côté des interférences entre psychique et social que la fraternité se déploie entre sociologie et psychologie, mais de la clinique, une clinique du monde social éprouvé.

« Mais la cure psychanalytique n’est pas juste une occasion particulière d’auto-compréhension des individus des sociétés modernes (où, plus exactement, un moment où ils accèdent réflexivement aux limites ultimes de leur compréhension d’eux-mêmes, laquelle est, cependant, un idéal voire une attente normative pour l’individu moderne). On peut soutenir une thèse plus forte : l’émergence historique de la psychanalyse en même temps que les sciences sociales à la fin du 19<sup>e</sup> siècle relève de la même configuration, en termes de sociologie de la connaissance. Ce n’est nullement une théorie ni un dispositif de soins psychologiques, qui aurait pu naître ailleurs que dans nos sociétés ni en d’autres temps. (...) C’est moins grâce à sa logique interne ou à ses vertus d’épistémologie générales que parce qu’elle est avant tout chez nous une forme sociale de la connaissance émergeant d’un savoir-faire spécifique face à des difficultés personnelles, qui sont bien sûr vécues comme psychologiques, mais dont la raison d’être est sociale. Elle répond en cela à un besoin de réflexivité sur « notre malaise dans la civilisation »<sup>3</sup>. Ses vicissitudes théoriques, ces déviations doctrinales, ses crises institutionnelles, ses variantes culturelles et nationales. Tout cela peut alors devenir à la fois objet et moyen d’analyse sociologique. Mais alors, la véritable épistémologie de la psychanalyse

en insistant sur la dimension pratique de cette sociologie d’intervention davantage que sur ses options théoriques. J’avais également le souci de faire une sociologie de l’activité, inspirée de la clinique de l’activité de Clot (2008).

3 C’est l’auteur qui surligne.

2 Parler de clinique sociologique plutôt que de sociologie clinique vise à mettre l’opération clinique devant l’opération sociologique,

nalyse s'articulera au sein d'une riche sociologie de la connaissance et non d'une théorie formalisée de la scientificité propre aux sciences naturelles – appliquée avec bien de la peine, à l'invention de Freud» (P-H. Castel, 2018).

### **De la négativité au temps de l'approche capacitaire**

Faire de la clinique du monde en son malaise social notre opérateur de connexion me permet de poser une dernière question à notre compagnonnage fraternel. J'ai appris de Georges et de ses amis (Jean-Pierre Pinel notamment) que l'une des caractéristiques de la clinique est d'être un « attracteur de négativité ».

Or, les nouvelles configurations de l'aide et de soin auprès des personnes en situation de vulnérabilité sont traversées par des injonctions - censées être inclusives - à la « désinstitutionnalisation » et indissociablement à la « capacitation ». Dans le champ du travail social comme dans celui de la santé mentale, qu'on parle d'activation, de réhabilitation, de rétablissement, d'*empowerment*, chez des personnes en situation de grande vulnérabilité (sociale, sanitaire, psychiques, économique, résidentielle...), la souffrance psychique « est désormais une raison d'agir sur des problèmes sociaux, et plus seulement une raison de soigner de la psychopathologie. Ce changement de statut de la souffrance psychique fait de celle-ci un signal de détresse fournissant un levier de l'action. » (Ehrenberg, 2010, p. 110). Dit autrement, on assisterait à une « dépsychopathologisation » des données cliniques (Ravon, 2020) : le sujet de la clinique ne serait donc pas tant à chercher du côté des antécédents psychologiques de la personne que du côté des conséquences des différents processus de détérioration du social et de ses « potentialités cachées » (Ehrenberg, 2022). Les approches cliniques classiques centrées sur l'identification des « déficits »/dysfonctionnements/ états limites..., approches chères à « l'enfance inadaptée » feraient place à des approches psychosociales orientées vers la recherche de prises, de ressources, de capacités ignorées ou inexploitées, l'enjeu étant de soutenir des personnes actrices de leur changement et dont les vies précaires, brisées ou diminuées, seraient envisagées, malgré tout, comme étant porteuses de nouvelles capacités d'agir.

Habitué à regarder le versant négatif de la situation, le clinicien doit dorénavant « croire » et « espérer »

dans les « forces de la personne ». Comment repenser le statut des pratiques cliniques dans un monde « orienté par les pratiques de rétablissement » ? Au sein de ces nouveaux dispositifs, la relation d'aide a changé radicalement de configuration : elle n'est plus structurée par une intervention spécialisée établie et généralement dyadique (ou intersubjective), mais se déploie en réseau, de manière multiréférentielle et pluridisciplinaire.

« Cette relation s'inscrit dans un ensemble d'interventions successives ou cumulatives, ce qui lui fait perdre sa consistance propre au profit d'une nécessaire articulation globale plaçant chaque intervenant dans la dépendance des autres. Enfin, la situation même s'élargit et se complexifie, car, loin de s'attacher à articuler une situation subjective avec une réponse précédée par les structures d'accueil et de prise en charge, il convient de mettre en place une pluralité d'interventions, calées sur la situation subjective de l'utilisateur et suffisamment souples pour en accompagner les évolutions. Bref, quittant la place très cadrée d'un médiateur intervenant dans un système institutionnel lui-même très stable et univoque, il convient d'opérer au sein d'un ensemble organisationnel complexe et mouvant dont, en principe, l'ordonnateur premier est l'utilisateur lui-même. » (Lafore, 2020)

Dans une telle reconfiguration, la clinique ne saurait être réduite à une psychologie positive au service de l'évaluation de la mobilisation des seules capacités. Parce que les tensions dilemmatiques se démultiplient dès lors que les « personnes concernées » ont leur mot à dire sur l'aide ou le soin qui leur sont proposés, parce que les « potentialités cachées » restent bien souvent introuvables ou inactivables, l'agir demeure particulièrement incertain. Le besoin de réflexivité sur le malaise de notre civilisation n'a peut-être jamais été aussi grand. La clinique est une réponse qu'il faut réinventer. Sa pratique, si elle est partagée et discutée, est plus à même d'épouser les demandes plurielles. En ce sens, la fraternité n'est pas seulement une expérience, mais aussi une ressource.

## Bibliographie

- Bompard V., Gaillard G. & Benarab K. (2020). « Travailler à faire (ré)émerger des collectifs. » in *Nouvelle revue de psychosociologie*, 30, 209-221.
- Bresson M. (2006). « Individualisation des politiques et psychopathologisation du social », in Bresson M. (dir.), *La psychologisation de l'intervention sociale : mythes et réalités*, L'Harmattan, 2006, 21-24.
- Castel P.-H. (2018) « Psychanalyse et épistémologie : comment s'extraire de l'impasse actuelle ? » in *Analysis*, n°2, 100-105.
- Clot Y. (2008). *Travail et pouvoir d'agir*, Paris, PUF.
- Ehrenberg A. (2010). *La société du malaise*. Paris, Odile Jacob.
- Ehrenberg A. (2022). « L'institution de l'autonomie ou le nouvel esprit du soin » in *Rhizome*, 83, 12-20.
- Elias N. (1991) [1949]. *La Civilisation des mœurs*. trad. 1973, Paris, Calmann-Lévy.
- Fustier P. (2000). *Le lien d'accompagnement*, Paris, Dunod.
- Gaillard G. (2020). « Professionnalité et travail du lien dans les équipes » in *Travailler en MECS. Maisons d'enfants à caractère social*, Touya N., éd, Paris, Dunod, 717-734.
- Gaillard G. (2022). « Mutations contemporaines et travail de culture : le travail social et médico-social entre écrasements disqualifiant et bricolages humanisant » in *Croiser les aspérités du terrain aux défis de la pensée. Un laboratoire de la clinique de l'ordinaire et de l'extraordinaire*, M.A.I.S. Région Auvergne, éd, Nîmes, Champ social, « Mouvement pour l'Accompagnement et l'Insertion Sociale », 73-81.
- Gaillard G., Ravon B., Borie-Bonnet H., Bompard V. (2020). *Rencontre avec Paul Fustier : L'institution au quotidien, une pensée clinique*. Toulouse, Erès.
- Gaulejac V. (1991). *La névrose de classe*, Payot.
- Gaulejac V., Haniqne F. & Roche P. (2012). « Avant-propos à l'édition de poche » in *La sociologie clinique Enjeux théoriques et méthodologiques*. Toulouse, Erès. Première édition. 2007.
- Genard J-L. (2015). « Sociologie critique, sociologie morale ». in Frère, B. dir. *Le tournant de la théorie critique*, Paris, Desclée de Brouwer, 37-66.
- Lafore R. (2020). « Le travail social à l'épreuve des recompositions institutionnelles de l'action sociale » in *Revue française des affaires sociales*, no. 2, 29-49.
- Latour B. (1991). *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte.
- Lechaux P., Mezzena S. et Ravon B. (2022). « Le défi d'une reprise pragmatiste des dispositifs de formation des travailleurs sociaux : Sept chemins pour enfin faire confiance à l'expérience », in Lechaux P. dir., *Les défis de la formation des travailleurs sociaux au prisme des mutations du social. Entre universités et écoles professionnelles*, Nîmes, Champ social Éditions, 541-572.
- Martuccelli, D. (2007). « La souffrance et le modèle de l'individu psychologique », in Soulet, M.-H., éd., *La souffrance sociale. Nouveau malaise dans la civilisation*. Fribourg (CH), Academic Press Fribourg, 31-50.
- Omay O. (2009). *Alain-Noël Henri. Penser à partir de la pratique*, Coordination et présentation Gaillard G., Toulouse, Érès, « Rencontre avec ».
- Pinel J.P. & Gaillard G. (2020). *Le travail psychanalytique en institution : Manuel de cliniques institutionnelles*, Paris, Dunod.
- Ravon B. (2000). *L'écueil scolaire', Histoire d'un problème public*, Paris, In Press éditions.
- Ravon B. et Lechaux P. (2022). « Le jardin académique partagé entre enquêteurs compétents. Une expérience lyonnaise de mise en résonance entre savoirs universitaires et savoirs professionnels du travail du social », in Lechaux P. dir., *Les défis de la formation des travailleurs sociaux au prisme des mutations du social. Entre universités et écoles professionnelles*, Nîmes, Champ social Éditions, 521-539.
- Ravon B. et Vidal-Naquet (2018). « Les épreuves de professionnalité, entre automandat et délibération collective. L'exemple du travail social » in *Rhizome* 2018/1 (N° 67), 74-81
- Ravon B. (2005). « Vers une clinique du lien défectueux ? », in Ion (Jacques) et coll., *Travail social et « souffrance psychique »*, Dunod, 3-36.
- Ravon B. (2008). « Souci du social et action publique sur mesure. L'expérience publique, singulière et critique des problèmes sociaux », in *SociologieS*, mis en ligne le 30 octobre 2008.
- Ravon B. (2012a). « La sociologie à l'épreuve de la clinique. Tribulations d'un chercheur sociologue en milieu psy », in *Canal Psy*, n°100, 17-20.
- Ravon B. (2012b), « Refaire parler le métier. Le travail d'équipe pluridisciplinaire : réflexivité, controverses, accordage ». in *Nouvelle Revue de psychosociologie*, n°14. 99-113.
- Ravon B. (2016). « Risquer la trahison. Analyse dialogique de l'activité et régulation continue :

l'exemple de la reprise collective d'une intervention à domicile» in *SociologieS* [en ligne], Dossiers, Relation d'aide et de soin et épreuves de professionnalité, mis en ligne le 16 juin 2016.

Ravon B., (2020). « Usages et reconfigurations de la clinique dans le champ de l'intervention sociale : regard sociologique » in Niewiadomski Christophe & Ponnou Sébastien dir., *Pratiques d'orien-*

*tation clinique en travail social*, Paris, L'Harmattan, 71-93.

Renault E. (2004). *L'expérience de l'injustice. Reconnaissance et clinique de l'injustice*. Paris, La Découverte.

Serres M. (1972). *L'interférence*, Hermès Tome 2, Paris, Minuit.

# JUBILÉ DE GEORGES GAILLARD

## FAIRE HISTOIRE DANS LES INSTITUTIONS

JEAN-PIERRE PINEL

Professeur des Universités, USPN Paris 13, UTRPP, président de l'Association Transition de 2016 à 2022.

*Jean-Pierre Pinel est brutalement décédé à l'automne 2022*

Je souhaite tout d'abord remercier chaleureusement les organisateurs de ces journées de m'avoir invité à participer à ce moment de partage, ce moment privilégié réunissant Georges Gaillard et ses collègues, ses amis, ses étudiants et ses proches.

Je me réjouis de participer à ce moment de partage et d'être parmi vous pour ce qu'il est convenu de désigner comme un Jubilé, terme qui vous le savez sans doute, vient l'hébreu *Yobel* et signifie sonnerie de cor. Et quand l'on connaît la passion et l'érudition de Georges pour la musique, le mot est bien choisi. Le jubilé, c'est aussi le temps du rituel et de la célébration d'une carrière, de la rétrospective d'une œuvre ; le terme a sans doute donné lieu à un dérivé, celui de *Jubilation*, qui, comme Georges Gaillard me l'a indiqué, signifie retraite en Espagnol !

J'organiserai mon intervention de la manière suivante. Dans un premier temps, je voudrais dire quelques mots sur les liens qui se sont tissés au décours de toutes ces années avec Georges Gaillard. Puis, j'évoquerai ce que la clinique institutionnelle doit à ses travaux en nommant, bien sûr brièvement, quelques grands chantiers qu'il a contribué à ouvrir ou à enrichir. Dans un troisième temps, je poursuivrai une discussion engagée avec lui pour interroger avec vous quelques processus engagés dans la construction d'une histoire institutionnelle. J'explorerai plus particulièrement les conditions permettant de parve-

nir à la fabrication d'une histoire et au déploiement de processus de transmission suffisamment pacifiés.

Auparavant, je dois dire tout le plaisir et la créativité que j'ai pu trouver dans le travail que nous avons conduit en commun, Georges Gaillard et moi : du plaisir de la co-écriture et de la fomentation de la pensée que j'ai toujours puisé dans nos dialogues. Georges me fait l'amitié de ce compagnonnage, qui s'est poursuivi depuis maintenant plus de 20 ans, qui perdure aujourd'hui, et qui se prolongera assurément au travers de différents projets, dont certains sont déjà en cours d'élaboration. Notre préoccupation commune en direction de la clinique des groupes et des institutions a sans doute participé à la formation de ce lien amical et fraternel. Ce cheminement nous a conduits à écrire nombre d'articles en commun et à publier en 2020, chez Dunod, un ouvrage intitulé : *Le travail psychanalytique en institution. Manuel de cliniques institutionnelles*. Le livre est paru en mars 2020, le jour même où le Président de la République a annoncé le premier confinement, de telle sorte que la diffusion de notre livre en est encore à ses débuts !

Pour en revenir à ce compagnonnage, je dois ajouter que la proximité de nos élaborations est telle que parfois il nous devient difficile de distinguer ce qui provient de l'un ou de l'autre. Et nous avons également trouvé dans l'écriture à deux de nombreux points communs, dont une exigence certaine quant à la

forme, qui est évidemment tout à fait plaisante, mais qui ne favorise pas toujours la célérité de nos réalisations. Un petit mot encore pour ce qui concerne cette proximité subjective et théorique, elle trouve une limite dans un point de discussion qui nous anime, à savoir notre rapport à la question de la pulsion de mort, je soutiens pour ma part, une approche de la pulsion, qui se situerait davantage dans une polarité pulsion de vie/destructivité, donnant à l'emprise la fonction de pulsion de la pulsion selon la formulation de J. Gillibert (1982).

Je souhaite maintenant évoquer plus précisément ce que la clinique des groupes et des institutions doit aux travaux de Georges Gaillard. Je soulignerais d'emblée que ses recherches constituent un appui extrêmement important pour les universitaires comme pour les étudiants, mais aussi, et cela n'est pas si fréquent, pour les praticiens qu'ils soient psychistes, soignants, travailleurs sociaux, mais aussi pour les cadres ou directeurs d'établissement ou d'associations. Nombre de professionnels qui se donnent pour objet de penser la clinique groupale et institutionnelle, la dynamique des équipes instituées et la métapsychologie du travail de la culture sont des lecteurs assidus de ses travaux et beaucoup d'entre eux m'ont confié que les travaux de Georges Gaillard contribuaient à leurs capacités à faire butée aux attaques contre la clinique.

Ses travaux recèlent une centralité thématique et une inscription jamais démentie dans les problématiques fondamentales développées dans ce champ. Il offre ainsi une approche originale sur différentes questions, bien résumée par le titre de son HDR (2013) : *Appareillages psychiques, destructivité et Kulturarbeit* » et portant le sous-titre : « Prendre en compte Thanatos dans la clinique des sujets, des groupes institués et des institutions ». Dans ses publications, G. Gaillard articule constamment la recherche, la pratique clinique et le souci de l'intelligibilité de ses textes, dans une finalité de transmettre sa pensée qui s'adosse à des dispositifs de formation originaux. S'adressant à un très large public de professionnels, que ce soit en institution ou auprès de praticiens qui engagent un cursus universitaire à l'Université Lyon 2. G. Gaillard a su se constituer comme un héritier créatif des dispositifs de formation forgés par les grands fondateurs qui l'ont précédé, que ce soit Paul Fustier ou Alain-Noël Henri.

De même l'on repère une exigence forte : celle de diffuser et de mettre en débat le fruit de ses recherches en des instances variées. Georges Gaillard communique ses recherches auprès d'un lectorat qui ne se limite pas aux universitaires, mais qui s'adresse également aux professionnels et aux responsables d'associations nationales et internationales œuvrant dans le champ de la « mésinscription ». Ce travail de diffusion, exigeant, est tout à fait essentiel pour maintenir vivante et dynamique, une clinique institutionnelle solidement inscrite dans le paradigme psychanalytique. Le point est de grande importance en un moment où ce modèle subit de multiples tentatives de discrédit ou de manœuvres d'effacement.

Je souhaite maintenant dégager quelques points forts de sa recherche qui apportent des contributions consistantes aux questions fondamentales mobilisées par la clinique des institutions et des groupes institués.

G. Gaillard a défini très précisément le vertex<sup>1</sup> à partir duquel s'organise sa démarche de recherche, il s'agit d'un choix à la fois courageux et heuristique, qui se déploie en un véritable chantier, ouvrant sur de larges perspectives de travail dans laquelle s'inscrivent nombre de collègues, de praticiens et de jeunes chercheurs.

C'est en effet un choix courageux que de centrer sa recherche sur la pulsion de mort et ses différents avatars dans leurs rapports à la « Kulturarbeit » dans le champ de la clinique des ensembles intersubjectifs. En se situant résolument dans l'exploration et l'analyse des modalités de la négativité, de la destructivité et de la déliaison aux plans intra, inter et transsubjectifs, Georges Gaillard se démarque clairement d'un moment culturel où sont valorisés la positivité et l'excellence, dans un *rejet-refus* (Vasse) de toute pensée du négatif, des limites, de l'impossible et de la finitude.

Ce point est tout à fait décisif dans la clinique institutionnelle où les praticiens sont sans cesse convoqués à différentes modalités de déliaison et de destructivité associées centralement aux psychopathologies des usagers comme aux mouvements psychiques violents traversant les équipes, les organisations et les cadres institués. L'accueil, la reconnaissance et l'élaboration humanisante des différents mouvements mortifères et meurtriers constituent le vif du travail

---

1 Sommet

de ces équipes. Les avancées théoriques du travail de Georges et notamment son exploration des fonctions différenciatrices des rejetons et destins de la pulsion de mort permettent d'élargir l'écoute des cliniciens qui conduisent un dispositif d'analyse des pratiques ou de régulation d'équipes.

Un deuxième axe de recherches porte sur l'étude des répercussions des mutations contemporaines sur l'économie des institutions et des équipes instituées.

Un troisième axe de ses recherches est particulièrement important dans le champ de la clinique des institutions, il s'agit de celui qui porte sur les crises généalogiques et les entraves aux processus d'historisation (Aulagnier, 1984). Cela a constitué un élément fort de sa thèse (2002).

Il a repris cette question, à plusieurs reprises (2001, 2016 ...), dans des prolongements qui ont donné une intelligibilité aux enjeux de destructivité mobilisés lors de passages généalogiques. Ces mouvements violents, exprimés en différentes formes et modalités de meurtres, qu'elles prennent la voie du parricide ou celle du filicide, ont été identifiés et théorisés avec beaucoup de profondeur ; cette analyse recèle d'importantes conséquences cliniques et prend une forte portée heuristique. Elle a ouvert une voie décisive à la compréhension des mécanismes d'attaque de l'histoire et de l'historicisation.

Je me limiterai à l'évocation de ces trois axes de recherche, qui ne constituent qu'une partie des travaux engagés par Georges, j'espère qu'il me pardonnera ces choix.

Mais j'ajouterais que j'ai toujours été saisi par la capacité de Georges à dégager des perspectives de recherche qui forment de véritables chantiers pour l'avenir, pour l'ensemble des chercheurs et des praticiens du groupe et de l'institution, comme pour nos étudiants. Enfin, son travail est particulièrement important, car il ouvre des perspectives de pensée, en donnant une intelligibilité nouvelle à des configurations groupales et institutionnelles qui forment le vif des cliniques contemporaines. Nous lui devons notamment une analyse profonde et innovante des moments de Passages et de crises généalogiques (Gaillard, 2001, 2016, 2020).

J'en arrive maintenant au deuxième temps de mon intervention, se donnant pour objet d'interroger quelques

éléments présidant au *Faire Histoire* en institution, c'est-à-dire d'interroger les conditions permettant le déploiement d'un processus de construction d'une histoire institutionnelle suffisamment partagée et appropriée par les différentes générations de praticiens.

Mon propos ne sera que partiel au regard d'une question d'une si grande ampleur. Je l'ouvrirai par une série de remarques liminaires qui visent à en éclairer quelques aspects épistémologiques et méthodologiques.

## **La construction de l'histoire institutionnelle: quelques remarques liminaires**

### **Remarques épistémologiques**

On peut différencier deux modalités de constitution du faire histoire : *l'historisation* et *l'historicisation*. Je poserai que la première recèle une visée qui est habituellement dévolue à l'historien, et la seconde, au psychanalyste<sup>2</sup>. Ces deux modalités de rapport à l'histoire ont été souvent considérées comme divergentes, voire antagonistes. La tension résulte de ce que l'une, l'historicisation, est référée à ce qui forme le vif de la psychanalyse, en constituant l'une des finalités premières du processus analytique qui consiste à permettre au patient de construire, déconstruire et reconstruire un récit subjectivant, vectorisé par la dynamique transférentielle, supportant le travail de l'après-coup. La dynamique associative autorisant la mobilisation de la *remémoration* et de la *perlaboration* (Freud, 1914) ouvrant sur l'élaboration d'une vérité subjectivante. L'autre démarche, l'historisation, est portée par la recherche d'une intention de véridicité: c'est-à-dire d'une vérité attestée des événements et de leurs effets, de leur généalogie et de leurs enchaînements, mais également d'une vérité quant aux figures humaines qui ont participé ou contribué à produire cette histoire, comme aux conditions sociales et culturelles dans lesquelles elles sont advenues. La démarche d'historisation est vectorisée par une finalité que l'on pourrait qualifier de probatoire. En appui sur la consistance de ses sources, des documents, des

2 Note de G. Gaillard: Jean-Pierre Pinel ouvrait là un débat qui n'a malheureusement pu être poursuivi. Son analyse prend appui sur les acceptions de ces notions d'*historisation* et d'*historicisation* par Michel de Certeau (1975), là où mes propres travaux se réfèrent aux propositions de Piera Aulagnier (1984). Nous sommes donc dans des acceptions à front renversé de ces deux termes et des dynamiques qu'ils désignent. Les deux sont indispensables au travail du « Faire Histoire », qui est requis tout à la fois des sujets et des institutions.

témoignages, des archives, l'historien doit faire la preuve de ses constructions. L'historisation est médiatisée par l'écrit, celui des documents et des archives, mais aussi par le travail d'écriture de l'historien. L'historisation résulte d'une activité scripturaire adressée à la communauté des historiens et à un ensemble de lecteurs anonymes. Le texte produit par l'historien est destiné notamment à donner une existence et une sépulture à ceux qui nous ont précédés.

Or l'antagonisme entre la démarche historique et la démarche psychanalytique a progressivement perdu de son acuité. On sait, depuis les travaux de Michel de Certeau (1975), qui fut pionnier dans l'étude des rapports entre historisation et historicisation, que l'historien ne peut reconstituer la Vérité. La croyance en l'objectivité des faits relatés par le récit historique s'est pour une part dissoute ; toute interprétation historique est infléchie par un contexte socioculturel, par les appartenances et la subjectivité de celui - ou de ceux - qui tentent de reconstituer et de *mettre en intrigue* (Paul Veyne, 1971) un ensemble d'événements, de souvenirs et d'écrits qui sont toujours indexés à des constructions prises dans des enjeux sociohistoriques, théorico-pratiques et inconscients.

### **Historicisation/historisation : quelques précisions méthodologiques**

L'historicisation procède de l'exploration et de la mise en forme de processus et de contenus conscients et inconscients, de leur mise en représentations permettant l'énoncé d'un récit irrigué par des significations suffisamment consistantes, et dignes de créance pour le ou les sujets concernés. L'intelligibilité de ces processus suppose une théorie de l'élucidation des modalités de réminiscence et de remémoration comme d'une théorie de la constitution des traces, des inscriptions et des restes d'un passé vécu, fantasmé, transmis, ou passé sous silence, par les générations précédentes, comme de celle des processus de la narrativité.

Or, nous ne disposons pas d'une théorie de la mémoire, de l'inscription, du refoulement et de la préservation et de la mise en récit des traces d'un vécu partagé pour ce qui concerne les groupes et les ensembles institués. Qu'est-ce que la mémoire d'une équipe instituée, et plus encore, celle d'un service ou d'un établissement ? Quels sont les devenirs des expériences vécues par les fondateurs et par les groupes

qui leur ont succédé ? Comment un récit commun se trame-t-il ? Et *last but not least*, quels sont les rapports, les emboîtements et les disjonctions, les continuités et les contradictions entre les récits singuliers et le récit partagé. Autant de questions qui demeurent des chantiers de recherche à développer.

Pour apporter quelques éclairages, très partiels, à ces différentes questions, je formulerai quelques postulats théoriques que je ne pourrais complètement déplier ici. Dans un deuxième mouvement, le propos s'appuiera sur un exemple clinique pour soutenir la proposition selon laquelle certains moments institutionnels spécifiques - tels que les rituels de commémoration - peuvent concourir à la fabrique de l'histoire institutionnelle.

Les institutions spécialisées sont contraintes de faire *histoire* pour des raisons identitaires et existentielles, comme pour métaboliser les blessures qui affectent leur structure. Le travail d'historicisation rencontre des obstacles, des défenses et des résistances qui résultent d'un ensemble de processus et de mécanismes conscients et inconscients pouvant se coaliser en certaines configurations. Or, une institution soignante est un ensemble plurisubjectif qui ne peut maintenir sa dynamique processuelle et créative pour autant qu'elle puisse soutenir une relation récursive à son histoire, en intégrant dans un processus sans fin les événements successifs et leurs éventuels après-coups, réorganisant ainsi la lecture des événements passés au regard de ce qui advient dans l'actuel. Ce processus permet de former une trame temporelle articulant les mythes fondateurs et le moment présent, la mémoire d'un passé approprié et la possibilité de se projeter dans un futur possible. Lorsque cette boucle récursive est soutenue par chaque professionnel, par l'équipe, comme par la direction et les organismes de gouvernance, de manière suffisamment continue, il en résulte une structure organisée par une temporalité dynamique appropriable par chaque professionnel et par l'ensemble qu'ils constituent.

Il est à préciser que cette appropriation n'est pas indifférenciée, elle ne peut être assimilée à la métaphore du collier d'*Indra* (Abdelmalek, 2004) où chaque perle reflète l'ensemble<sup>3</sup>. Dans l'ensemble intersubjectif

<sup>3</sup> Note de G. Gaillard : La métaphore sert de titre au célèbre roman de Hermann Hesse *Le jeu des perles de verres*, publié en 1943, roman qui fut à l'origine de l'attribution du Prix Nobel de littérature en 1946.

que forme l'équipe instituée, certains vont exercer de manière plus active des fonctions phoriques de *porte-mémoire* ou de *porte-histoire* alors que d'autres ne seront que les dépositaires de moments particuliers, et d'autres encore – notamment les nouveaux venus – les destinataires du travail du faire histoire, c'est-à-dire, les récipiendaires d'un legs qu'ils vont à leur tour transformer dans un processus de transmission toujours en devenir.

Lorsque le flux historicisant se brise, c'est-à-dire lorsque l'équipe instituée se coupe de ce circuit autorégénérateur, il apparaît une modalité de déliaison majeure. En effet, certaines équipes instituées se délient de leur histoire et partant, défont l'ensemble des liens qui les relient à l'originnaire institutionnel comme aux moments fondateurs, aux événements critiques comme aux mouvements partagés de créativité : dans ces configurations, l'ensemble plurisubjectif que constitue l'institution est menacé dans sa survivance psychique. Privé de ses représentations fondatrices et de son lien à une histoire commune et partagée, le cadre institutionnel et les liens d'équipe menacent alors de se défaire. Les mécanismes qui sont au fondement de l'existence de l'institution peuvent ainsi se retourner et participer à un mécanisme d'autodestruction. L'attaque des processus d'historicisation aboutit parfois à l'arasement du passé. Cet effacement de l'histoire peut être revendiqué et organisé par certains tenants d'un management autoritaire ou messianique, comme par les thuriféraires d'un présentisme radical. Emportées par l'Hubris, c'est-à-dire par la démesure narcissique, certaines équipes instituées, identifiées, ou sous emprise, d'une figure de refondateur messianique vont produire une véritable *pathochronie*.

Comme Georges Gaillard l'a identifié et exploré, c'est en effet notamment lors des passages généalogiques que les enjeux d'historicisation, de déformation perverse ou encore d'arasement de l'histoire vont se révéler de manière particulièrement aiguë. Durant ces moments, pris dans des enjeux narcissiques parfois meurtriers, l'institution est captée par un sujet, qui se situe dans une telle position d'exception qu'il réduit l'ensemble à sa propre subjectivité : le nouveau dirigeant s'identifie à l'institution, et il est identifié comme tel. Les mécanismes individuels, groupaux et institutionnels à l'œuvre ont été analysés de manière

extrêmement éclairante par Georges Gaillard et j'en partage les différents éléments.

Il est cependant d'autres configurations institutionnelles qui autorisent une fabrique de l'histoire plus pacifiée et plus créative. La proposition que je souhaiterais soutenir peut être formulée ainsi : l'investissement de moments spécifiquement institutionnels, à distance des subjectivités singulières, peut se révéler propice au faire *histoire* et au processus de transmission intergénérationnel.

### **Les ritualisations, des moments propices à la relance des processus d'historicisation**

Pour être plus précis, je soutiendrai ici deux hypothèses articulées. D'une part, les moments de ritualisation constituent des temps de relance potentiels du *faire histoire*. D'autre part, lors de ces moments institutionnels singuliers, les processus d'historicisation et le travail d'historisation peuvent se co-étayer, en un adossement réciproque, permettant ainsi de résister de manière créative aux diverses attaques et aux défenses groupales institutionnelles qui s'exercent contre le *faire histoire*. Tout comme les processus secondaires peuvent soutenir la perlaboration des processus primaires, les documents et archives peuvent favoriser la relance d'une narrativité et la mise en circulation de la parole des professionnels.

Un exemple clinique attestera de la fécondité des temps de ritualisation lorsqu'ils sont investis dans une perspective transsubjective, mais aussi de la vicariance des rapports entre historisation et historicisation dans le *faire histoire*.

Lors du 20e anniversaire de la création d'un service de soins, un professionnel, ayant participé à sa fondation, transmet à une collègue, qui a elle aussi, partagé les moments fondateurs, « un cahier de liaison institutionnel<sup>4</sup> » qu'il a retrouvé et remisé dans un placard. En ouvrant ce cahier, il apparaît que ce dernier conserve les traces physiques et sensorielles - des empreintes de fumée et des odeurs de brûlé - d'un incendie criminel que l'établissement a subi très peu de temps après son ouverture. Cet événement traumatique a été progressivement refoulé et ne fait plus

4 Il s'agit d'un site scripturaire de dépôt d'événements, d'informations ou de décisions, qui doivent être partagés par l'ensemble de l'équipe, permettant aux absents, momentanés ou plus durables, de se situer dans une continuité à l'égard des patients, de la dynamique de l'équipe et de l'institution.

l'objet d'aucun récit auprès des praticiens récemment recrutés.

Lors de cet anniversaire – qui forme un rituel institué – un objet déposé dans un des placards de l'établissement – une archive spontanée – est réexhumé par un professionnel et transmis à un ancien en présence d'un groupe de nouveaux venus. Le moment fait l'objet d'un échange de paroles et permet de retrouver et de partager quelques souvenirs associés à ce qui fut un moment de violence traumatique pour cette équipe naissante. Lors de la transmission du cahier, effectuée en présence des différentes générations institutionnelles, les traces de cet événement traumatique peuvent être à ce moment réévoquées et reliées à ce qui constitua un premier mouvement de dégagement de certains éléments misés dans la fondation.

Autrement dit, l'analyse des violences qui ont accompagné la création du service a dû être reprise et réélaborée en présence des nouveaux venus, leur permettant de saisir les raisons pour lesquelles l'environnement refusait l'implantation d'une telle institution en un tel lieu. De manière associative et dans un moment transitionnel, les anciens transmettent aux nouveaux un négatif originaire qui donnera une intelligibilité à un ensemble de pratiques et de dispositifs institutionnels mettant en exergue systématiquement la référence à l'environnement social. Pratiques qui leur étaient jusque-là incompréhensibles et qu'ils adoptaient sans en solliciter les sources et les raisons, dans une forme d'incorporation. Le moment de ritualisation a ainsi permis de rouvrir ce qui était sédimenté et de réinscrire les nouveaux dans l'histoire des temps premiers de l'institution.

### Trois remarques pour conclure

L'une, concerne la fonction phorique exercée par un professionnel qui a constitué des archives et les a ressuscitées pour les transmettre aux membres de l'équipe. Ce professionnel a occupé une fonction de *porte-histoire*, dans une triple acception : il a conservé et transmis, en un moment singulier, des traces écrites jusque-là enfouies, menacées de disparition, pour les rendre à nouveau vivantes et partagées. Fonction phorique consentie, dans laquelle le professionnel se dépend d'une position narcissique de captation, toujours possible, pour transmettre ce qui

de l'histoire institutionnelle peut être ainsi maintenu vivant.

L'autre remarque est référée au moment institutionnel durant lequel des traces menacées d'effacement peuvent ressurgir et donner lieu à une mise en partage, à savoir ici le temps du rituel institué. Il apparaît que, loin de constituer un simple moment de commémoration vide et figé, le temps du rituel institué peut former une instance de reprise du déposé, du scindé ou du retranché. Lorsqu'il est investi de manière groupale, selon une modalité créative, le rituel permet, au-delà de son aspect cérémoniel, de relier l'équipe présente aux équipes passées comme à la fondation institutionnelle. Autrement dit, le rituel forme un entre-deux possible, un espace de pontage potentiel, entre une origine mythique et un actuel trop souvent immobilisés par le présentisme. L'on observe d'ailleurs que ces rituels, lorsqu'ils sont suffisamment créatifs, s'accompagnent toujours d'une part faite à la convivialité, voire à une festivité investie et partagée, par les professionnels comme par les cadres et la direction : un moment qui ne va pas sans évoquer le rappel d'une *illusion institutionnelle*, illusion qui a prévalu lors des temps fondateurs.

Enfin, cet exemple met en évidence que si les archives peuvent encapsuler les souvenirs, et parfois les sédimenter, elles peuvent aussi advenir comme des médiations où surgissent des traces dont la matérialité autorise une certaine reviviscence des événements, des paroles et des actions provenant du passé et/ou des absents. Elles établissent un lien entre les présents, les absents et les disparus, entre les anciens et les nouveaux venus, et restituent une part de ce dont les générations précédentes ont participé à créer et à faire vivre. Les archives permettent de ressusciter des pans de l'histoire institutionnelle refoulée, déposée ou clivée.

Les chroniques de la vie institutionnelle, inscrites dans les différents écrits professionnels, forment des traces sensibles. Ces fragments de moments cliniques permettent le surgissement de tranches de la vie institutionnelle. La matérialité de certaines traces évoque le corps, la sensorialité, les actes – des professionnels et des patients – et favorise l'exhumation de la parole des absents. Le travail psychique de narrativité accompli par les professionnels en appui sur ces archives permet de reconstruire un récit partagé, qui sera parfois réécrit de manière plus systématisée

dans un temps second, à partir des bribes de souvenirs co-refoulés et de traces des dépôts matérialisés dans les documents souvent épars retrouvés dans les caves et les placards de l'institution.

Soutenir un jeu entre historicisation et historisation semble une des conditions d'un *faire histoire* suffisamment consistant et supportant toutefois les blancs, les oublis, les dénégations et les refoulés nécessaires au *penser*, au *travailler* et au *vivre ensemble*. Ici émerge cependant la question du destin de ces indices sensoriels dans le monde du *tout numérique*, comment les écrits pourront-ils faire traces de l'existence subjective de ceux qui les ont précédés et être exhumés par les générations qui viennent ?

Pour clore mon propos, je formulerais simplement le souhait que l'Université, elle aussi, maintienne vivants ses rituels, comme nous avons pu en faire une belle expérience lors du jubilé de Georges Gaillard.

## Bibliographie

- Abdelmalek, A. A. (2004). « Edgar Morin, sociologue et théoricien de la complexité, des cultures nationales à la civilisation européenne ». *Sociétés*, no 86, *Mélancolies sociales* (4), 99-117.
- Aulagnier P. (1984), *L'apprenti historien et le maître sorcier. Du discours identifiant au discours délirant*, Paris: Puf, 276p.
- Bauman, Z. (2006). *La Vie liquide*, Le Rouergue/Chambon.
- Bleger, J. (1967) *Simbiosis y ambigüedad, estudio psicoanalítico*, Buenos Aires, Paidós, trad fr. *Symbiose et ambiguïté*, Paris, Puf, coll. Le fil rouge, 1981.
- Certeau, M. de (1975) *L'Écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, Nulle ed. Folio-Histoire, 2002.
- Freud, S. (1914) « Remémoration, répétition et perlaboration », *Œuvres complètes de Freud*, tome XII, PUF, 2004.
- Freud, S. (1915). Deuil et Mélancolie, *Métapsychologie*, Trad. Laplanche J. et Pontalis J-B., Paris, Gallimard, 1986, p.145-171.
- Freud, S. (1929). *Malaise dans la civilisation*, Paris, Puf.
- Gaillard G. (2001). La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation : entre *filicide* et *parricide*, *Connexions* 2001/2 n° 76, Toulouse: Érès, p.125-141.
- Gaillard G. (2013). Appareillages psychiques, destructivité et *kulturarbeit*. Prendre en compte Thanatos dans la clinique des sujets, des groupes institués et des institutions, *Habilitation à Diriger Des Recherches, Note de Synthèse des travaux de recherche*, Université Paris 13, Sorbonne, Paris, Cité, 215p.
- Gaillard G. (2016). « L'institution et la liaison de la violence », in Drieu D. et Pinel JP.[dir.], *Institutions et violence*, Paris: Dunod, p.193-214.
- Gaillard G. (2020). « Métapsychologie et institution. Thanatos et travail de culture », in Pinel JP, Gaillard G. [dir], *Le travail psychanalytique en institution. Manuel de clinique institutionnelle*, Paris: Dunod, p.33-53.
- Gillibert, J. (1982), « De l'objet pulsionnel de la pulsion d'emprise », *Revue Française de Psychanalyse*, 46(6), 1211-1243.
- Jaitin, R. (2002). « Théories et méthodes de formation à l'école de Pichon Rivière (Buenos Aires) », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 39 (2), 141-179.
- Kaës, R. (2014). *Les alliances inconscientes*, Paris, Dunod.
- Nancy, J.-L. (1986). *La Communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1986.
- Pinel JP. (2015). « La position nostalgique mélancolique, un interrupteur des processus de transmission du cadre et des dispositifs institutionnels », *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe*, 65, *Transmission psychique et transformations*, p.55-68.
- Pinel, J.P.; Gaillard, G. Dir (2020). *Le travail psychanalytique en institution. Manuel de cliniques institutionnelles*, Paris, Dunod, Coll. Psychothérapies, Préface R. Kaës.
- Rouchy, J.C. (1998). *Le groupe, espace analytique. Clinique et théorie*. Toulouse, Érès.
- Veyne, P. (1971) *Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil.
- Racker H. (1957), *Études sur la technique psychanalytique. Transfert et contre-transfert*, préf. de L. et R. Grinberg, trad. franç. N. Foucher et P. Lecointe, Meyzieux, Césura, 1997.

# MÉLANGES POUR GEORGES GAILLARD

ANNE BRUN

Professeur de Psychopathologie et Psychologie Clinique

Ex Directrice du CRPPC (2009 - 2019)

Psychologue clinicienne

Quand j'ai réfléchi<sup>1</sup> à un titre pour rendre compte de la richesse de l'œuvre de Georges Gaillard, il m'est aussitôt venu associativement le jeu du portrait chinois : Si Georges était une couleur, ce serait noir, le « porte noir du CRPPC », pour tous les internationaux avec lesquels il a travaillé, *black*, *preto* en portugais, *negro* en espagnol, *nero* en italien, *mauro* en grec. Et en freudien : pulsion de mort. La méthode clinique de l'associativité est toujours efficace.

Et pourtant Georges Gaillard n'a rien d'un thanatophore, on le connaît généreusement bon vivant, nous invitant à toute occasion festive à goûter des vins délicieux de sa région d'origine, ne néglige jamais l'humour, apparaît chez lui une immense curiosité intellectuelle et pratique intensément la *Kulturarbeit* à laquelle il ne cesse de se référer. Il porte aussi les couleurs de la pratique psychanalytique - elle inspire profondément ses travaux qui tentent d'éclairer les énigmes mortifères dont sont porteurs ses patients - avec un grand souci de l'éthique et essaie de dégager, selon l'expression du poète Henri Michaux, « quelques filets d'or dans l'ébène ».

Après l'homme, l'œuvre : je vais vous inviter à un parcours sur ses terrains de recherche et vous comprendrez à quel point il ne s'agit pas seulement, dans ses écrits, des forces de destruction, des forces de Thanatos, mais aussi du soleil noir de la mélancolie. Derrière l'éclipse, le rouge incandescent de l'espoir avec l'émergence vivifiante d'une œuvre foisonnante de pistes de réflexion qui nous dégagent de toutes les chroniques d'une mort annoncée typiques de la post-modernité.

Le fil rouge de l'œuvre de Georges Gaillard est une interrogation sur la façon dont les sujets et les groupes

1 Ce texte garde l'empreinte de la présentation orale lors du colloque d'hommage à Georges Gaillard.

institués « sont à même de composer avec la pulsion de mort ». C'est donc le primat de Thanatos qui constitue la problématique centrale de ses travaux de recherche, notamment dans les institutions, mais aussi dans les différents niveaux de configuration psychique (individuel, groupal et institutionnel) où œuvrent les dynamiques de liaison/déliaison.

Quelques mots d'abord sur les filiations de son travail de recherche, filiations qui, insiste-t-il, sont malheureusement trop souvent effacées dans la société postmoderne, ivre d'autoengendrement. Sa recherche s'inscrit dans la tradition de notre centre de recherche, le CRPPC, Centre de Recherche en Psychopathologie et Psychologie Clinique, qui a été marquée, dans le champ de l'institution, par les travaux d'Alain-Noël Henri, de René Kaës et de Paul Fustier. Georges Gaillard témoigne de la capacité à la fois de s'ancrer dans cette histoire et d'intégrer la pensée de ses prédécesseurs, à la fois de proposer des perspectives originales, novatrices et heuristiques. La spécificité de ses apports scientifiques consiste justement à interroger les processus à l'œuvre dans les ensembles plurisubjectifs à partir du primat de la pulsion de mort et du « *Kulturarbeit* ». Il propose de penser les appareillages inter et transsubjectifs à partir de la dynamique de liaison/déliaison, pulsion de vie/pulsion de mort et il se penche particulièrement sur les conditions de l'appropriation subjective. Il articule sa réflexion autour d'« une métapsychologie construite à partir du point de vue de Thanatos » (N. Zaltzman).

Il décline la question de la destructivité et du meurtre dans trois types de cliniques : la clinique des institutions (du soin et du travail social), la clinique des groupes institués, et la clinique du traumatisme et des situations extrêmes. Ses travaux portent sur le devenir de la pulsion de mort dans les institutions de la

mésinscription (soin, travail social...), selon le concept d'Alain-Noël Henri, et notamment son impact sur la temporalité, notamment sur les crises généalogiques et les conditions de mise en œuvre d'un processus d'historisation.

Dans la lignée de René Kaës, il s'interroge sur la transformation des métacadres qui provoquent une mutation des arrière-fonds sociaux et culturels et ont des effets sur la construction des collectifs de professionnels et sur le *Kulturarbeit* requis.

Il déploie dans cette perspective l'idée de la tâche de liaison du mortifère dévolue aux institutions : ce processus est paradigmatique du *Kulturarbeit* qui incombe à l'humain, qui s'emploie à la reconnaissance et à l'humanisation de la négativité. Il montre comment l'hypermodernité tend à dénier la négativité, préférant le leurre d'une culture des résultats et des « stratégies gagnantes » et comment, du même coup, la compréhension des relations humaines fondées sur la prise en compte de l'inconscient fait l'objet d'un déni et devient l'enjeu d'une volonté de rupture des filiations antérieures, provoquant une crise généalogique.

Deux logiques lui apparaissent à l'œuvre dans ses travaux de recherche, le questionnement autour de la manière dont les mutations contemporaines impactent les institutions et provoquent la déliaison et, parallèlement, l'interrogation des processus qui travaillent à la liaison dans le fonctionnement des institutions. Son projet est aussi de montrer comment la clinique institutionnelle, et notamment la crise généalogique, éclaire les mutations contemporaines.

Il propose de nombreuses modélisations de ces processus.

Parmi ses apports à méditer dans toute institution, et que les étudiants aiment particulièrement citer, Georges Gaillard examine la façon dont les temps de passage généalogique et de transmission sont caractérisés par la déliaison de la pulsion meurtrière. Il décline quelques figures et scénarii archétypiques lors de ces changements généalogiques et montre comment les figures de la barbarie font retour, sous la modalité du meurtre de la position professionnelle, entre filicide, matricide et parricide. Mais Alain-Noël Henri évoque l'absence de parricide dans la transmission FFP : il est heureux que les hypothèses de Georges Gaillard aient été déjouées dans la transmission FFP,

c'est finalement le signe d'une bonne hypothèse, car elle peut être discutée et cela reconforte de savoir que la pensée de l'institution peut déjouer les pièges de la pulsion de mort.

Tous les étudiants de Lyon 2, des autres universités de France et aussi du Brésil, connaissent ces travaux sur les institutions qui leur sont très précieux.

Je vais me centrer maintenant sur un aspect moins connu de ses travaux, qui correspond à ses derniers écrits, à mon sens tout aussi remarquable. Ses réflexions sont d'une actualité brûlante et mettent en perspective la barbarie actuelle de la guerre.

En appui sur la notion de travail de culture, *Kulturarbeit*, référée à Nathalie Zaltzman, Georges Gaillard propose d'interroger les configurations macro-sociales contemporaines et leurs liens avec les figures intimes de la barbarie dont Auschwitz, le goulag et Hiroshima constituent les figures emblématiques. Je cite Georges Gaillard : « *Il nous faut inlassablement mettre à jour et nommer les processus par lesquels la déshumanisation, et la destruction du vivant, et donc l'ensemble des forces de destructions, les forces de Thanatos, opèrent dans le social contemporain.* »

Il décrit les nouvelles modalités de déliaison et de libération des pulsions mortifères et meurtrières auxquelles les sujets contemporains et les sociétés doivent faire face : il rappelle d'abord que les totalitarismes du siècle dernier ont mis à mal la croyance dans les progrès de la civilisation. Il s'appuie sur une analyse de Nathalie Zaltzman qui souligne que le totalitarisme délie le bien individuel du bien commun. Seul le bien collectif public relève du bien commun. Le bien privé devient lettre morte. » Georges Gaillard rappelle que seul le nouage entre « l'intérêt général et l'intérêt individuel », entre les domaines public et privé, collectif et individuel, constitue un socle à même de garantir le bien commun, et de permettre à un groupe social, à une société, de se maintenir dans un processus d'unification dans la différence.

Or, l'ultralibéralisme, dans un renversement radical, a établi une configuration parfaitement symétrique à celle qui avait prévalu dans les totalitarismes (nazi, stalinien ...). Nous avons désormais à faire face, à une nouvelle disjonction entre les registres public et privé, à la destruction et la spoliation du bien collectif, du bien public, au profit du bien privé. L'analyse devient alors politique : c'est le modèle capitaliste ultralibéral

destructeur du vivant, celui qui a permis la bombe atomique, c'est ce modèle économique qui a permis de rabattre dans la logique du marché le bien public sous le primat du bien individuel, avec une privatisation prédatrice du monde.

Je cite Georges Gaillard : « La disjonction entre bien collectif et bien privé détruit le registre de l'articulaire, les processus de liaisons, et la catégorie même de l'intermédiaire, celle dont participe tout travail de subjectivation. On est donc là face à un nouveau visage de la barbarie. »

À cela s'ajoute la mutation anthropologique majeure de la crise climatique avec « une dévoration cannibalique du monde » et « financiarisation de l'ensemble du monde et du vivant ». Le style devient prophétique et on pense à lire Georges Gaillard au retour de cette belle figure mythologique de Cassandre, cette femme que personne ne voulait entendre alors qu'elle annonçait la destruction imminente et inéluctable de Troie.

Mais, seul mérite de la pandémie du coronavirus, elle a contraint nos systèmes politico-financiers à abandonner en quelques semaines l'ensemble de dogmes macro-économiques antérieurement présentés comme incontournables et "inquestionnables". Se révèle dès lors que le modèle posé comme « sans alternative », était bien le résultat d'un choix politique et économique avec le capitalisme mondialisé. Apparaît alors une lueur d'espoir qui se dessine toujours dans les travaux de G. Gaillard, envers et contre tout : « Le temps de déconstruction, lié à la pandémie, nous contraint à réinterroger les priorités qui déterminent notre « vivre ensemble », et crée une brèche pour de nouveaux possibles, revivifie l'espoir de nous réapproprier un futur, au-delà de l'incontournable fuite en avant mortifère, et son accélération constante dans la destruction du socle du vivant. La tentation demeure toutefois toujours active d'une revendication de la liberté posée comme une valeur absolue, désarrimée de son lien à l'altérité, et sa corrélation avec l'auto-destruction.

Georges Gaillard définit le travail de culture comme une restauration de l'intermédiaire. Dans les espaces professionnels, il s'interroge sur la façon dont on peut préserver les espaces et les processus qui participent

des fonctions articulaires. Au quotidien de toute vie institutionnelle, les figures de la barbarie concernent en effet chacun des professionnels par le biais de la tentation de l'exclusion, de l'expulsion, de la réification (sous le primat de l'emprise) de l'autre et de soi-même.

Dans une institution, c'est « le consentement au collectif », c'est l'émergence d'une instance groupale (momentanée) qui signe la remise en route de l'intermédiaire. Ce nouage témoigne alors d'une mise en partage, d'un « bien commun » et participe au niveau du collectif, d'un véritable travail de culture.

Je m'arrête là, ce que je viens de dire était une invitation au voyage dans les travaux de Georges Gaillard, j'espère vous avoir montré que ce qu'on pourrait appeler, en écho avec Marguerite Yourcenar, l'œuvre au noir de Georges Gaillard, est porteuse d'une immense force, pour nous permettre d'affronter, les yeux ouverts, les nouveaux visages de la barbarie qui ne cessent de nous obséder. Comme l'écrit Freud à Einstein, « Tout ce qui travaille au développement de la culture travaille aussi contre la guerre. » Mais Freud constate aussi que le fil de l'histoire ne cesse de montrer l'échec de ce travail de culture.

Merci, Georges, pour tout ce que tu nous as apporté dans une œuvre qui continuera à nous accompagner et qui connaîtra sans doute beaucoup de nouvelles pages.

## Bibliographie

- Gaillard G. (2022). « Les dispositifs institutionnels et leurs arrière-fonds », in Jung J., Di Rocco V. [dir], « Manuel des dispositifs et pratiques cliniques aux limites, Approches contemporaines », Paris, Dunod, 85-96.
- Gaillard G. (2020). « Travail de culture et rencontre avec les figures intimes de la barbarie », in Chiantaretto J.F., Gaillard G. [dir.], *Psychanalyse et culture: l'œuvre de Nathalie Zaltzman*, Paris: Ithaque, p. 268-281.

# CLINIQUE INSTITUTIONNELLE ET BARBARIE AU BRÉSIL

MARIA INÊS ASSUMPÇÃO FERNANDES

marines@usp.br

Professeure de l'Universidade de São Paulo (USP)

FERNANDO DA SILVEIRA

fesilveira1@uol.com.br

Professeur de l'Universidade Presbiteriana Mackenzie (UPM)

PABLO CASTANHO

pablo.castanho@usp.br

Professeur de l'Universidade de São Paulo (USP)

## Introduction

Dans le cadre de l'hommage rendu à Georges Gaillard, nous proposons ici d'ouvrir un dialogue sur son œuvre - en relation à la perspective psychanalytique du groupe et de l'institution - à partir de nos propres réflexions. Nous commencerons par une discussion sur les institutions, en tant qu'objet théorique, mais aussi en tant que support à nos échanges scientifiques. La dimension institutionnelle n'est donc pas seulement un objet de recherche partagé entre G. Gaillard et nous-mêmes, mais aussi, une dimension importante qui étaye le lien entre nous ; nous réfléchirons ensuite sur les questions d'ordre psychosocial au Brésil. Enfin, nous dégagerons des aspects importants pour la clinique institutionnelle au Brésil.

En 2011, Georges Gaillard a pris la responsabilité de la coordination du « Réseau Groupe et Liens Inter-subjectifs ». Ce réseau, formé à partir de l'Université Lumière Lyon 2, rassemble plusieurs chercheurs intéressés par les approches psychanalytiques du groupe en Europe et en Amérique Latine. Cette réalité institutionnelle a aussi engendré des échanges entre G. Gaillard et les auteurs de ce manuscrit. Depuis ce moment, des liens ont été tissés : collaboration pour

l'organisation des colloques et journées au Brésil et en France, quatre articles scientifiques cosignés (deux publiés en France et deux au Brésil), le doctorat de Fernando da Silveira codirigé par G. Gaillard et Maria Inês Assumpção Fernandes, les visites de G. Gaillard au Brésil en 2013, 2016 et 2018, participations croisées à des jurys de soutenance de thèse et d'HDR, etc. Ces opportunités de *co-penser* se sont présentées et l'œuvre de G. Gaillard est aujourd'hui diffusée au Brésil, grâce à ces échanges.

Georges Gaillard a largement enrichi le partenariat entre la France et le Brésil. Un partenariat qui existait déjà avant lui et qui se poursuit avec Lila Mitsopoulou-Sonta. Nous sommes donc traversés par ce thème si important dans l'œuvre de G. Gaillard : le changement généalogique dans les institutions, ici, dans sa version universitaire. À l'origine de ce partenariat, nous pouvons placer le contact entre Maria Inês Assumpção Fernandes et René Kaës au cours de l'année 2000. Peu de temps après, en 2002, René Kaës était chez nous pour presque deux semaines des travaux intensifs, avec des conférences et des tables rondes. Il s'agit là d'une expérience inoubliable qui a profondément marqué notre orientation de re-

cherche. Quelques années plus tard, en 2008, Pablo Castanho rencontrait Claudine Vacheret à Buenos Aires. Leurs échanges postérieurs ont permis la mise en place d'une première convention (2010) entre l'Université Lumière Lyon 2 et l'Université Presbytérienne Mackenzie. À cette époque, Pablo Castanho et Fernando da Silveira, enseignants à l'Université Mackenzie, s'occupaient des échanges du côté brésilien. Le choix de Georges Gaillard pour poursuivre le partenariat avec Mackenzie est en syntonie avec l'intérêt porté au phénomène institutionnel, et partagé par les trois enseignants. Peu après, M.I. Fernandes a fait signer une autre convention entre Lyon et l'Université de São Paulo (USP). Les échanges avec l'USP ont aussi bénéficié du poste que P. Castanho a décroché en 2014.

À São Paulo, la perspective d'études psychanalytiques de groupe à l'université a été ouverte par Maria Inês Fernandes à l'USP, les deux autres auteurs de ce texte se sont en effet formés dans son groupe de recherche. Ce groupe a commencé son cheminement vers la compréhension de la souffrance psychique d'origine sociale il y a longtemps, au début des années 80, marquées par l'héritage sud-américain, et notamment dans son fondement par le magnifique travail de Pichon-Rivière, réalisé à partir de la psychologie sociale en dialogue avec les études psychanalytiques sur la constitution du lien et la pensée de Jose Bleger, dont l'ouvrage « Psychanalyse et dialectique matérialiste » (1958).

À cette époque, il y a quarante ans, la situation politique en Amérique du Sud était extrêmement violente. Le passage d'un régime totalitaire et dictatorial à la démocratie a impliqué de surmonter des difficultés de natures diverses dans les domaines juridico-politique et socioculturel. Notre participation aux mouvements politiques était intense. Mais nous étions aussi préoccupés par la clinique, ce qui a exigé une réflexion nouvelle. Les espaces de recherche dans les universités ont été menacés. Un grand échange scientifique et culturel avait commencé, motivé par le déplacement et l'exil de professeurs et de psychanalystes des pays d'Amérique du Sud qui cherchaient à échapper à la violente répression politique.

Dans ce début de parcours et dans ce contexte, nous avons donc cherché à réfléchir sur les relations entre la politique, l'institution et la clinique, déployant

plus directement des efforts pour penser les modes de pouvoir et de domination et leurs effets dans le fonctionnement des institutions et la constitution psychique des sujets. Depuis de nombreuses années, nous nous attelons à cette tâche.

Ce sera bien après, au début des années 1990, que de nouvelles exigences théoriques se feront jour, et que la pensée de René Kaës nous a ouvert de nouveaux horizons. Le grand séminaire avec René Kaës, tenu en 2002 à São Paulo, sur la catégorie du négatif et les formations intermédiaires a élargi notre investigation sur le fonctionnement des groupes et des institutions, et le concept d'alliances inconscientes a offert un nouvel outil pour notre réflexion sur le sujet en tant que sujet du groupe et du lien.

Le rencontre avec la pensée de Georges Gaillard ouvrira, une fois de plus, d'autres horizons et élargira notre compréhension des institutions, montrant que la tentation de domination est au cœur des dynamiques institutionnelles concernant le pouvoir et la transmission. Georges Gaillard déclare dans un article de 2008 : « *Vivre ensemble oblige à considérer la question de la violence et à poser la question du pouvoir. [...] Dans toute configuration groupale, sociétale, la déshumanisation de l'autre, son asservissement à ses propres fins, et donc la barbarie, n'est jamais loin. Socialement nous nous leurrions aisément en rapport à ce fond de destruction, de morbidité, présent en chacun, à coups de refoulements, de dénis et de clivages. [...] La violence est en effet inhérente au lien entre les humains et sous-tend l'ensemble des rapports sociaux.* »

### **Penser le Brésil en présence de Georges Gaillard**

La rencontre avec la pensée de Georges Gaillard nous accompagne dans nos réflexions sur notre pays. Depuis 2011, beaucoup de choses se sont produites. Il est difficile de croire à quel point le monde a changé. Sous le primat de Thanatos, beaucoup de bouleversements sont arrivés, juste devant nous, alors que nous n'en croyions pas nos yeux. L'ascension du fascisme en Amérique, une guerre en Europe, le retour de la menace nucléaire, ainsi que la crainte réelle d'un conflit généralisé ... Tout cela nous oblige à ouvrir les yeux et reconnaître l'immense force heuristique du travail de G. Gaillard.

Au tout début des années 2010, au Brésil, nous étions pleins d'espoir. L'économie brésilienne se portait bien et sa croissance, à l'époque, nous semblait consistante. Le Brésil était la huitième économie du Monde. Le pays se préparait à accueillir la Coupe du monde de football en 2014 et les Jeux olympiques en 2016, illustration de la consolidation du développement de ce pays. Éros semblait triompher, Thanatos n'avait plus sa place dans notre imaginaire.

Mais en 2013 ce qui était caché fut remis en lumière. Finalement, l'économie tourna mal au Brésil. Les réseaux sociaux commencèrent à se développer, catalysant un mouvement contre l'État et les institutions. Les grandes villes du Brésil furent occupées par des foules qui, paradoxalement, n'eurent pas de revendications spécifiques. On eût dit un grand bouleversement sans que nous ne sachions encore de quoi il s'agissait. Pour Raluca Soreanu (2018) c'est le moment d'un retournement des fragments traumatiques de l'histoire du pays sur la scène sociale. Ces fragments, devenus sans lieux de dépôt, intoxiquent dès lors les rapports sociaux.

Mais d'où viendraient ces fragments ? L'Europe a appris à ses dépens que l'on ne doit pas sous-estimer la barbarie sous-jacente à tout processus civilisationnel, elle fait face aujourd'hui à la menace d'un voisin très dangereux qui a également émergé des cendres de l'effondrement d'un Empire. En Amérique, les colonisateurs ont dominé les autochtones et les esclaves par la force, établissant des rapports de force extrêmement asymétriques fortement traversés par des questions raciales. Tout le projet de colonisation du pays peut être pensé avec la clé de l'esclavage (Souza, 2017). Cela se traduit dans la réalité sociale présente : un pays ayant l'un des plus hauts taux d'inégalités sociales au monde a évidemment engendré un immense contingent d'exclus et d'institutions de la « mé-sinscription » dont le but a toujours été le contrôle social qui s'est joué au travers de la criminalisation des pauvres. La barbarie semblait être confinée dans les sous-sols de ces institutions ne frappant que les plus vulnérables.

Mme Inês Fernandes (2005) a ouvert une voie en employant le concept d'« alliances inconscientes » pour penser nos défis sociaux les plus aigus. À travers le concept de « pacte dénégatif », le discours courant au Brésil qui fait l'éloge de notre métissage peut être

compris dans sa fonction de dénier le racisme qui nous structure. En 2017, P. Castanho et G. Gaillard feront référence au pédagogue Paulo Freire pour parler du « pouvoir exacerbé » qui caractérise notre pays et l'interroger au niveau de ses effets sur les liens et sur les alliances inconscientes.

Le Brésil a toujours été un pays violent, mais la violence ici est extrêmement sélective. Nous vivons ici, depuis des siècles, la « Banalisation du Mal » (Arendt, 1963) et la déshumanisation des plus vulnérables, principalement des noirs. La criminalisation des pauvres, conséquence de la dénégation du racisme structurel, est un pilier de notre « Contrat Social ». Un coût très élevé qui entretient le « désir d'être tout », réflexe du « pouvoir exacerbé » qui anime la minorité des privilégiés blancs et leur illusion de sécurité aujourd'hui. Les « patriotes », composés de l'élite blanche et de ceux qui recherchent l'ascension sociale pour occuper des postes de pouvoir, entretiennent le fascisme brésilien : ils ont pris d'assaut les principaux symboles du pays.

L'accès des pauvres aux biens matériels et l'entrée des noirs à l'Université ont été accompagnés d'un sentiment de menace pour la sécurité des blancs : les « voyous » pourraient occuper les espaces qui appartiennent aux « bons citoyens ». Dans le sillage de Mme Inês Fernandes, Cida Bento (2023) nous parle d'un « pacte narcissique » de « blanchiment » par lequel ceux qui s'identifient à la « race » blanche éprouvent une valeur de soi augmentée, sont rassurés de leur sécurité (imaginaire) et produisent des actes de discriminations pour rassurer leurs statuts différenciés, tout cela même quand ils n'ont aucune conscience de la mise en acte de ce pacte. Ce modèle nous permet de penser le vécu de fragilité psychique liée aux changements sociaux contemporains, notamment ceux qui ont pris place au Brésil lors du premier gouvernement Lula et donc la contre-attaque insufflée par l'extrême droite comme la défense d'un tel pacte.

La chute narcissique nous semble un élément important pour penser les processus de déliaison au Brésil. Nous proposons de voir la défaite de l'équipe de football du Brésil contre l'Allemagne pendant la Coupe du Monde au Brésil en 2014, le « 7 à 1 », comme un analyseur de « l'esprit du temps », qui dénonçait déjà la fragilité du contrat narcissique au Brésil et du primat du Thanatos dans nos liens sociaux. Le premier

but de l'Allemagne a été un coup fatal à l'enveloppe psychique groupale de l'équipe du Brésil. Le système défensif de l'équipe brésilienne s'est effondré. L'un d'entre nous était présent lors du match et étant assidu aux stades de football depuis des années, il n'a jamais rien vu de tel. Il était possible de ressentir la résonance dans les gradins, au-delà de la défaite sur le terrain : le démantèlement des liens entre les supporters brésiliens. Quelques-uns parmi eux sont partis, d'autres criaient alors que d'autres se disputaient. Personne ne savait quoi faire.

Dans cette même année tragique (2014), Thanatos a trouvé sa voie pour faire irruption dans les fissures de notre tissu social. L'opération "Lava jato" est née des entrailles du pouvoir judiciaire, et a ouvert la voie de la destruction de l'État brésilien, par l'intermédiaire d'une série de mesures juridiques sans aucune légitimité.

Cette même année, l'alliance entre les médias, le pouvoir judiciaire et le législatif a réussi à destituer la présidente élue, Dilma Rousseff. Pendant la séance qui a déterminé son départ, un député du parlement national a attiré toute l'attention en se présentant comme le « porte-parole » de la barbarie au Brésil : au moment de voter, il a même rendu hommage au commandant militaire qui avait autrefois torturé la présidente. Il s'agissait d'un député considéré jusque-là comme "bizarre" et "inexpressif" et ne dialoguant, à l'époque, qu'avec des extrémistes.

En 2018, au cours d'une élection dominée par les rumeurs et les fausses informations sur les réseaux sociaux, le député "porte-parole de la barbarie" fut élu Président de la République. Depuis lors nous vivons une période sombre au Brésil.

Durant un temps nous avons vécu comme si nous étions dans une sorte de transe ou les violences les plus obscènes ne suscitaient aucune réponse. La présence du désaveu y était frappante. P. Castanho (2022) propose l'idée que l'on a affaire à un pacte inconscient, avec des fonctions de désaveux vis-à-vis des violences liées au pouvoir exacerbé (dont l'esclavage noir a constitué l'image la plus évidente). Ce pacte aurait toujours participé à l'organisation du lien social au Brésil, mais, en ce moment, il se présenterait de la façon la plus explicite. Et encore : la problématique fragmentaire du traumatique se présente aussi au travers de la fragmentation de la société. En

effet, sur la scène sociale, il y a une rupture binaire et mortifère. Des collègues, des amis de longue date et même au sein des familles, nous trouvons cette scission entre les supporters de Bolsonaro et ceux qui lui font opposition. Le politique n'est pas sans rapport avec le psychique : la rage, la peur, la honte y sont des plus exacerbées. La possibilité d'en parler avec des collègues français nous aide. Est-ce que l'on pourra intervenir sur la culture et inviter les Brésiliens à rétablir des liens nécessaires pour penser cette irruption de Thanatos dans nos foyers ? G. Gaillard, F. da Silveira, P. Castanho, J.P. Pinel et L. Lafraia ont publié un article dans une revue de divulgation scientifique. « *Les fêtes de fin d'année sont-elles encore possibles ?* ». Quels sont en effet les lieux possibles pour la conflictualité et pour les liens complexes ?

Un peu plus d'une année après nous nous sommes tous confrontés à la pandémie de la covid-19. Dans un tel contexte, la négation de la pandémie a acquis une valeur politique majeure ; le désaveu avait déjà pris la main. Avec près de 700.000 morts de la covid au Brésil, Thanatos nous montre toute sa force de destruction.

### Considérations finales

Dans notre vie quotidienne, nous dénisons le pouvoir de Thanatos, et c'est alors qu'il dévoile son visage destructeur. Son pouvoir de sidération ne doit pas être méprisé. La psychanalyse fondée par Freud nous a révélé l'importance du primat d'Éros dans la formation des névroses. Mais c'est seulement après la Grande Guerre qu'il a pu se rendre compte qu'il y a un « au-delà du principe du plaisir ». Ce qui est étonnant, c'est la rapidité et l'efficacité avec lesquelles les connexions engendrées par les réseaux sociaux ont catalysé la formation de réseaux nationaux et transnationaux d'alliances perverses visant à entretenir le « désir d'être tout » (Bataille, 1943).

Lors de cette période de barbarie au Brésil, la honte et la sidération devant des actes « inhumains » nous ont fortement frappés. Nous rappeler la présence universelle de la « pulsion de mort » nous fait reconnaître le statut humain de la barbarie, car, au final, il n'y a que les humains pour se transformer en barbares. C'est donc une période propice chez nous pour faire grandir la connaissance de l'humanité par « l'intimité en

elle de la dimension du mal » selon la formule de Nathalie Zaltzman (Zaltzman, 2007).

Comme le dit très bien G. Gaillard, les institutions sont le résultat d'un processus civilisationnel qui accueille et transforme les figures les plus archaïques et stabilise la destructivité sous-jacente au narcissisme. L'institutionnalisation porte aussi en elle la négativité de l'humanité. La déstabilisation des institutions fait émerger notre côté le plus archaïque : 'le désir d'être tout', ainsi que la destructivité associée à ce désir. Vivre dans des îlots de civilité nous faire croire à l'illusion que nous sommes protégés des effets destructeurs de Thanatos, et que ces effets se limitent aux périphéries de la civilisation, ou aux plus vulnérables.

Pour G. Gaillard : « *L'une des tâches majeures qui incombent aux groupes sociaux consiste précisément à lier cette violence, à faire pièce à la présomption phallique et narcissique qui en tout humain voudrait voir triompher.* » (2008 p.51).

Au niveau institutionnel, Georges Gaillard nous montre que la clinique, rencontrée au quotidien des institutions de soin et de travail social, nous oblige toutefois à prendre la mesure de la puissance agissante de la pulsion de mort. Reprendre le concept de pulsion de mort pour le travailler dans le cadre des institutions et reconnaître les institutions de soin comme des institutions de la mésinscription - aux prises avec une temporalité qui n'a de cesse de se clore du fait de la répétition, ajoutée à la reconnaissance des bouleversements de l'hypermodernité et les caractéristiques de déliaison entre le sujet et la figure de l'autre qui l'accompagnent - nous a ouvert la voie à repenser le problème de la temporalité et de la transmission et à reprendre nos recherches sur la politique, l'institution et la clinique.

C'est grâce aux travaux de G. Gaillard que nous avons fait la découverte de Nathalie Zaltzman et son approche de la *Kulturarbeit* (1998). Arriver à ce thème, par le biais de G. Gaillard, c'est arriver directement à la clinique du groupe et des institutions. En effet, avec G. Gaillard la clinique des institutions est une voie pour le « travail de culture ». Il nous signale donc des perspectives par lesquelles l'engagement professionnel est aussi un engagement politique.

Le rapport entre clinique institutionnelle et *Kulturarbeit* nous fait penser au rapport entre institutions et métacadre social. Dans un contexte tel que le Brésil, qu'est-ce qui change et qu'est-ce qui ne doit pas changer dans la clinique institutionnelle ? Chez nous, l'attaque déshumanisante, voire génocidaire envers « les peuples originaires » (indigènes) et les noirs pauvres, est doublement présente dans le quotidien institutionnel : en tant que legs psychiques, mais aussi comme des agir du présent. Les métacadres institutionnels et sociétaux ne garantissent plus les interdits structureaux nécessaires. L'horreur de n'être pas suffisamment garanti dans son vécu d'appartenance à « l'espèce humaine » fait un retour constant et frappant dans le travail avec les usagers (si et/ou quand nous pouvons l'entendre). Nos institutions peuvent basculer à cause de processus propres à l'hypermodernité, mais elles souffrent aussi, et peut-être davantage, de ce qui n'a jamais été représenté et des retours massifs des fragments du passé. C'est bien là que G. Gaillard soutient l'importance de la pulsion de mort et de l'archaïque dans la clinique institutionnelle et qu'il nous aide à nommer et à penser ce que l'on vit de façon très aiguë dans nos institutions et dans l'histoire récente de notre pays.

---

1 Nathalie Zaltzman (2007), *Lesprit du mal* - Paris, Éditions de l'Olivier, p.109-110

## Bibliographie

- Arendt H. (1963), « Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal », in Les origines du totalitarisme, Eichmann à Jérusalem, 1966 pour la trad. fr. édit° révisée 2002, Paris: Quarto, Gallimard, p. 1015-1306.
- Bataille G. (1943), L'expérience intérieure, Paris: Gallimard, 192p.
- Bento, C. (2022) O Pacto da Branquitude. São Paulo: Companhia das Letras.
- Bléger, J. (1958, 1988) *Psicoanálisis y Dialéctica Materialista*, Buenos Aires: Ediciones Nueva Visión.
- Castanho, P. (2022). Quando a massa não dá liga: fragmentos e traumas no Brasil. In: Papeti, G.; Silva Junior, J. P.; Persicano, M. L. S.; Mello, S. A. R. (Org.). *Psicologia das massas: um século de pensamento crítico*. 1ed. São Paulo: Blucher, v.1, p. 205-220.
- Castanho P., Gaillard G. (2017), « Paulo Freire, la notion de "libération", la clinique des groupes, et l'appropriation subjective », *Nouvelle revue de psychosociologie* n° 23, 2017/1, Toulouse, Érès, p. 197-211.
- Castanho P., Da Silveira F., Pinel J.P., Gaillard G., Menin Lafrai L. (2018), Ainda poderemos festejar juntos? *Revista Mente et Cérebro* (São-Paolo), vol. 311, p. 6-9.
- Fernandes, M. I. A. (2005). *Negatividade e Vínculo: A mestiçagem como ideologia*. São Paulo: Casa do Psicólogo.
- Fernandes, M. I.A. e Scarcelli.I. (2017) A Queda do Hífen: história, política e clínica. In: Zangari, W. e Silva Jr, N. *A psicologia Social e a questão do hífen*. São Paulo, Ed. Blucher, 2017.
- Gaillard G. (2001), La généalogie institutionnelle et les écueils du travail d'historisation: entre *filicide* et *parricide*, *Connexions* 2001/2 n° 76, Toulouse: Érès, p. 125-141.
- Gaillard G. (2008c) « Pouvoir, emprise et générations dans les institutions », *Revue de Psychothérapie psychanalytique de groupe*, 2008/2 n° 51, Toulouse: Érès, p. 55-65.
- Gaillard G. (2020a), « Métapsychologie et institution. Thanatos et travail de culture », in Pinel J.P., Gaillard G. [dir], *Le travail psychanalytique en institution. Manuel de clinique institutionnelle*, Paris: Dunod, p. 33-53.
- Silveira, F. da, Fernandes, M. I. A., & Gaillard, G. (2020). Contribuições de René Kaës para a epistemologia da psicanálise. *Ágora: Estudos Em Teoria Psicanalítica*, 23, *Ágora* (Rio J.), 2020 23(1)). <https://doi.org/10.1590/1809-44142020001005>
- Soreanu, R (2018) *Working-through Collective Wounds: Trauma, Denial, Recognition in the Brazilian Uprising*. Londres, Angleterre: Palgrave Macmillan.
- Souza, J. (2017). *A Elite do Atraso: da escravidão à lava jato*. São Paulo, SP: Leya.
- Zaltzman N. (1998, 2° édition corrigée 1999), *De la guérison psychanalytique*, Paris: Puf, 206p.
- Zaltzman N. (2007), *L'esprit du mal*, Paris: Éditions de l'Olivier, 112p.

# LA QUESTION DE LA FONCTION PATERNELLE CHEZ DES COUPLES DE FEMMES

PIERRE RONZON

Étudiant en Master 2 Formation à Partir de la Pratique

« Quand il a commencé à parler, une des premières choses qu'il m'a dit « il est où mon papa ? ». Ce à quoi je [sa mère biologique] répondis : « tu sais, tu n'as pas de papa, toi, tu as une maman et une yoma ». J'ai retenu la question de cet enfant et la réponse de sa mère pour introduire une réflexion sur la question de la fonction paternelle à partir des couples de femmes.

En l'absence de père désigné est-il possible de parler de fonction paternelle ? Telle fut la question centrale de ce travail de recherche.

Je rappelle à cet endroit l'avertissement de Bernard Golse « Il y a tout d'abord quelque chose qui se dérobe sans cesse quand on pense au père, ou quand on parle du père, dans la mesure où le père ou plutôt la fonction paternelle - c'est justement ce qui nous permet, fondamentalement, de penser et de parler » (Golse B., 2006).

Un double regard parcourt ce travail : un regard anthropologique notamment à propos des systèmes de parenté aussi bien chez les Na que chez les couples de femmes, et une approche clinique sur ce que représente le devenir parent chez les couples de femmes, et chez les Na.

À la suite de Simone Korff-Sausse répondant à la question « que faut-il pour faire un père ? » indique : il faut « un enfant, une mère, une société » (Korff-Sausse S., 2016), j'ai souhaité me demander ce que révèle la société des Na dite « sans père ni mari » (Hua C., 1997) à propos de ce que nous nommons en Occident « père » et « fonction paternelle ».

Avec les couples de femmes, est-ce que l'absence de père désigné ne vient pas questionner notre modèle occidental de parenté, notamment au plan de la filiation ? Il est banal de reconnaître que la famille se transforme. Nous avons été habitués à avoir deux parents et deux seuls parents, un père et une mère,

miroir du masculin et du féminin nécessaire à la reproduction de l'espèce. Puis la famille dite traditionnelle de la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle s'est ensuite diversifiée en plusieurs configurations : familles « monoparentales », familles « multi composées », familles « adoptives », familles « coparentales ». Il importe aujourd'hui d'inclure les familles composées de deux parents de même sexe reconnues par la loi du 17 mai 2013 autorisant le mariage homosexuel<sup>1</sup>. Cette diversification est le fruit de changements sociétaux, politiques et juridiques au cours desquels s'est produit ce que Martine Gross nomme des « déliaisons » ou « disjonctions » par Ducouso-Lacaze :

- entre conjugalité et parentalité avec la croissance du nombre des divorces,
- entre alliance et conjugalité : avec la diminution de la baisse de la nuptialité au profit de « l'union libre »,
- avec la maîtrise de la contraception, disjonction entre la sexualité érotique (récréative) et la sexualité procréative,
- avec l'assistance médicale à la procréation, disjonction entre la scène de procréation et la scène sexuelle ainsi qu'entre géniteur et parenté.

« Dans l'histoire des nouvelles formes familiales, qu'elles soient fondées sur le concubinage ou bien issues de la filiation médicalement assistée, l'homoparentalité constitue la dernière péripétie en date. Pour autant,

1 Christiane Taubira, Garde des Sceaux, ministre de la Justice « Oui, c'est bien le mariage, avec toute sa charge symbolique et toutes ses règles d'ordre public, que le Gouvernement ouvre aux couples de même sexe, dans les mêmes conditions d'âge et de consentement de la part de chacun des conjoints, avec les mêmes interdits (...) avec les mêmes obligations pour chaque conjoint vis-à-vis l'un de l'autre, les mêmes devoirs des enfants vis-à-vis de leurs parents et des parents vis-à-vis de leurs enfants. Oui, c'est bien ce mariage que nous ouvrons aux couples de même sexe. »

est-elle seulement le prolongement des transformations que connaît dans nos sociétés la famille depuis les années 1970, ou bien pose-t-elle des questions inédites à la construction de notre parenté ? » (Cadoret A., 2001) questionne Anne Cadoret.

Dans le cadre de cet article, comme je l'ai déjà indiqué, j'ai souhaité développer plus précisément une approche clinique à partir des entretiens de couples de femmes.

### **Parenté, parentalité, fonctions parentales, fonction paternelle, de quoi s'agit-il ?**

Le terme « parenté » selon Maurice Godelier est « l'ensemble des liens biologiques et/ou sociaux qui naissent de l'union de personnes (le plus souvent de sexe différent) et qui déterminent l'appartenance et l'identité des enfants qui naissent de cette union » (Godelier M., 2004).

Depuis Thérèse Benedek en 1959 (Benedek T., 1959), le terme « parentalité » désigne un processus psychique, qui transforme un individu, une femme ou un homme, pour en faire quelqu'un de différent, une mère ou un père. Monique Bydlowski fait remarquer que ce terme est un « *terme unisexe [qui] tente de faire la synthèse entre des éléments psychiques critiqués soulevés par la parenté tant chez le père que chez la mère [...] Comment rassembler en un seul concept la somme de processus psychiques si différenciés, maternels et paternels* » (Bydlowski M., 2006/1) se demande-t-elle ? Je me suis donc attaché à écouter ce que l'autre « mère » que la mère biologique pouvait exprimer de cette place qui dans les couples de sexe différent est occupée par un père.

Les « fonctions paternelles » sont généralement au nombre de trois : celle du géniteur, celle du nourricier et d'éducateur, et celle qui institue le « père » et le nomme comme tel dans le cadre des échafaudages juridiques écrits et coutumiers. En France ces trois fonctions étaient la plupart du temps réunies en un seul homme, mais aujourd'hui dans certaines configurations familiales, elles peuvent être assurées par deux ou trois individus. « *Il y a toujours eu, font remarquer Jean Delumeau et Daniel Roche, dans les différentes sociétés et à différents moments de l'histoire, pluralité de pères, non seulement du côté des pères sociaux, mais aussi du côté des géniteurs. Dans aucune société, le père n'est naturel ; il est toujours désigné par la société.*

Chaque système social marque, par un terme spécifique et par un rite, la place du père. Par là même, cette place signifie la culturalité de cette fonction » (Deluneau J., Roche D. [dir.], 2000). Qui assurent ces trois fonctions chez les couples de femmes ?

- le géniteur, nommé le plus souvent le père biologique, devient le « donneur » chez les couples de femmes, signifiant ainsi la dissociation entre la scène sexuelle et la scène de la procréation.
- celui qui, au quotidien, élève, nourrit, partage sa vie avec l'enfant, est la compagne/épouse de la mère de naissance du ou des enfants.
- celui qui est institué père et qui est nommé comme tel par les échafaudages juridiques écrits devient une seconde mère. Ainsi sur les registres d'état civil des enfants des couples de femmes, la mention « nom du père » est remplacée depuis 2013<sup>2</sup> soit par « épouse » soit, par « mère » distinguant ainsi l'autre mère de la mère de naissance.

Ces fonctions de père recouvrent-elles la fonction paternelle ? sommes-nous sur le même registre lorsqu'il est question de la fonction paternelle ? À la suite de Françoise Hurstel (Hurstel F., 1987), la fonction paternelle est à la croisée du champ social qui, tout en se transformant, établit les particularités du père dans chaque société, et du champ du psychisme où se vit l'expérience consciente et inconsciente du devenir parent, mère ou père. Pour celui qui devient père, c'est une place de tiers symbolique à laquelle il est invité à participer, place importante pour la structuration psychique du sujet enfant.

Pourquoi n'ai-je pas utilisé la terminologie « homoparentalité » à propos de ces couples de femmes faisant famille ? Alors que nous ne parlons pas d'hétéroparentalité, pourquoi lorsqu'il est question de couples composés de personnes de même sexe, spécifier le choix de l'objet sexuel dans le devenir parent ? Il me semble en effet important de faire une distinc-

2 Arrêté du 24 mai 2013 modifiant l'arrêté du 29 juillet 2011 modifiant l'arrêté du 1er juin 2006 fixant le modèle de livret de famille (rectificatif) : Il n'est plus fait mention du « Nom de l'époux » et « Nom de l'épouse » pour les couples mariés et du « Nom du père » et « Nom de la mère » pour les couples non mariés qui ont des enfants. Dans le Décret du 24 mai 2013, cette partie est laissée vierge et l'Officier d'État civil peut donc mentionner « Épouse ou mère » et « Époux ou père » ou « Épouse ou mère » et « Épouse ou mère » ou « Époux ou père » et « Époux ou père ». C'est ainsi qu'il peut y avoir 2 mères ou 2 pères mentionnés.

tion entre l'homosexualité et l'homoparentalité, car «rien n'autorise, à priori à affirmer l'existence d'un lien évident entre l'orientation sexuelle, ou choix d'objet en termes psychanalytiques, et l'expérience de la parentalité» comme l'écrivent Alain Ducouso-Lacaze et Marie-José Grihom (Ducouso-Lacaze A. & Grihom M., 2010).

### **Le dispositif de recueil des données cliniques**

L'écoute de 3 couples de femmes, dont 2 ont eu des enfants par IAD en se rendant dans un pays proche de la France.

Le couple A. Sophie et Anne a 2 enfants : un garçon de 6 ans et une fille de 3 ans.

Le couple B. Lucy et Célia a 2 enfants : 2 garçons 7 ans et 1 an.

Le couple C, est lui, en projet d'enfant. Dans le cadre de cet article, je ne les mentionnerai pas.

Pour chacun de ces couples, il y eut

- un premier entretien avec le couple,
- un deuxième entretien avec chacun des membres du couple,
- un troisième entretien avec le couple.

J'ai proposé pour les deux premiers entretiens (celui de couple et celui en individuel) les thématiques suivantes :

- l'histoire de leur homosexualité,
- l'histoire de leur couple,
- l'histoire de leur projet d'enfant, leur vie avec l'enfant ou les enfants.

Lors du troisième entretien, après avoir formulé ainsi la question : « devenir parents, qu'est-ce que c'est pour vous ? », j'ai invité, un peu plus tard, à parler de la « fonction paternelle ».

Ces entretiens d'une durée d'une heure environ se sont déroulés, soit au domicile du couple, soit dans mon bureau situé dans mon domicile. Enfin, avec leur accord, chaque entretien fut enregistré, puis retranscrit dans la totalité. Je me suis souvent référé aux enregistrements afin de ne pas perdre de vue la tonalité des récits. Je n'ai utilisé aucun logiciel d'analyse de contenu. J'ai opté pour des entretiens s'inspirant du récit de vie en tant que processus de relecture par le narrateur de moments de vie. Par le récit, le

sujet raconte comment sa vie a bifurqué à travers ou grâce à des événements qu'il vient raconter. Le récit, par sa propre temporalité, constitue alors une mise en représentation, une « mise en intrigue », dit Ricœur. Le narrateur, en établissant des liens entre ces faits, donne à son histoire racontée, cohésion, signification. Il se construit par là une « identité narrative » (Ricœur P., 1988). « Le récit de soi n'est pas le retour du réel passé, c'est la représentation de ce réel passé qui nous permet de nous réidentifier et de chercher la place sociale qui nous convient », écrit Boris Cyrulnik (Cyrulnik B., 2003). La posture que j'ai tenté de tenir tout au long de ce travail fut d'écouter ces couples de femmes raconter ce qui fait lien entre elles deux, comment naissent leur désir d'enfant et leur questionnement pour mener ce désir jusqu'à l'accomplissement.

Au fil des entretiens, très vite la question de la place de « l'autre que la mère »<sup>3</sup> est devenue centrale : « J'avais beaucoup de peine à trouver ma place, je ne suis pas son père, je ne suis pas sa mère, du coup je suis qui ? » Que disent-elles de ce qu'elles vivent, elles qui n'ont pas souhaité enfanter et deviennent un autre parent, que l'on ne peut nommer père ? Cela me conduit à développer comment le processus de parentalisation réciproque a opéré pour un des couples et le travail d'accordage opéré par l'autre couple. Enfin j'aborderai la place de cet « autre que la mère » pensée comme celle du tiers.

### **Devenir parent et le processus de parentalisation réciproque**

Couple A : Sophie et Anne

Sophie a vécu en couple avec un compagnon pendant 15 ans, et avait rejeté la perspective d'avoir un enfant avec lui : « j'étais heureuse avec lui, mais je ne me voyais pas avoir des enfants avec lui, je ne le sentais pas, ce n'était pas la bonne personne ».

Anne a développé le récit d'une enfance douloureuse. Elle fut rejetée par sa mère lorsque cette dernière découvrit son homosexualité : « Je n'avais même pas 18 ans, ç'a été très, très, très douloureux pour moi ». De son père elle dira, bien que présent physiquement, « en fait je ne connais pas mon père, il était là en présence, mais, je ne sais pas qui c'est, il ne représentait pas une figure paternelle d'autorité, de sécurité ». Elle a vécu en couple avec une compagne pendant

3 Avec l'expression « autre que la mère », je propose d'entendre « autre que la mère biologique ».

17 ans. Cette dernière avait souhaité enfanter avec le concours « d'un copain ». Anne exprimera son désaccord. Puis Sophie et Anne se rencontrent et décident de vivre ensemble.

Au cours des entretiens, Anne a exprimé à plusieurs reprises ne pas avoir le désir d'enfant dans son corps : « j'avais tout fermé » dit-elle avec force : « dans mon parcours je n'avais pas du tout l'intention d'avoir des enfants. J'avais tout fermé, à l'adolescence quand j'ai commencé à comprendre que j'étais différente ».

Puis chez ce nouveau couple naît le désir d'enfant, « on avait envie d'avoir des enfants ensemble, ça avait du sens, ça s'inscrivait dans un projet, un projet de famille dira Sophie soutenue par le regard d'Anne. Elles auront alors 2 enfants dont Sophie est la mère biologique.

Un temps important des entretiens fut consacré au récit détaillé de la grossesse et de l'accouchement depuis le 1<sup>er</sup> contact avec une gynécologue, puis les multiples examens, les trajets (ou moins 4 pour leur 1<sup>er</sup> enfant) vers une ville d'Espagne, la grossesse, jusqu'à l'accouchement et les premiers mois avec l'enfant. Tout au long de ce récit, Sophie utilisera le « nous » : quand nous avons été prêtes, avec tous les examens ». Elle soulignera qu'Anne a participé à toutes les visites médicales, prenant sa part notamment pour effectuer les injections quotidiennes de stimulation ovarienne. Elle assistera également à l'IAD. Anne s'associe au récit disant entre autres « quand tu étais enceinte, j'étais très anxieuse, vraiment anxieuse, j'ai cru que j'allais décompenser, pas loin ». Vient ensuite le récit de l'accouchement. N'ayant pas eu le temps de se rendre à la clinique, il s'est déroulé à la maison. « Il est arrivé dans mes mains », Anne voudrait poursuivre, Stéphanie l'interrompt « il t'a vu, toi en premier, il est sorti, il t'a vu »<sup>4</sup>. Anne : « c'est moi qui l'ai pris, j'ai dit à sa maman, il est beau. Je ne l'ai même pas pris contre moi, je l'ai donné à sa maman et j'ai coupé le... (noyée sous l'émotion, elle ne peut prononcer le mot « cordon »), ça été le plus beau cadeau de ma vie, de vivre cette histoire avec ma femme ».

Dans tout ce récit, Anne dévoile à la fois une impossibilité à porter un enfant dans son corps et son désir de devenir parent avec Sophie : « lorsqu'elle m'a proposé ça, ça m'a donné du bonheur tout de suite et je ne me suis pas trompée ». Le processus de parentalisation

est rendu possible dans la conjugalité avec Sophie à un temps historique particulier de chacune. À la suite de Raphaële Lotz et Marianne Dollander, ne s'agit-il pas chez ce couple d'un processus de « parentalisation réciproque » où « les deux conjoints se font parents mutuellement » (Lotz R. et Dollander M., 2004).

Le processus de parentalisation se différencie selon le sexe, et selon la singularité psychique de chaque sujet comme l'indique Monique Bydlowski qui souligne « une grossesse psychique accompagne la gestation somatique » (Bydlowski M., 2006/2), sans d'ailleurs qu'il y ait automaticité entre ces deux processus. La mère gestatrice est amenée à faire en quelque sorte un travail d'adoption psychique de son enfant. Qu'en est-il pour l'autre que la mère gestatrice, femme comme elle ? Les propos d'Anna m'invitent à penser que ce fut pour elle une « grossesse psychique », comme ce que vivent des parents adoptants. Bernard Golse parle « d'une dynamique psychique de la grossesse chez les adoptants eux-mêmes » (Golse B., 2019). Les propos d'Anne témoignent de cette dynamique psychique qui dans la conjugalité avec Sophie, lui permet de se sentir devenir parent.

### **Le couple B et le travail d'accordage**

Lucy et Célia ont 2 enfants : 2 garçons 7 ans et 1 an dont Lucy fut enceinte.

Célia n'a pas souhaité porter les enfants, mais a affirmé son désir de devenir parents avec Lucy. Le récit de la première année à la naissance de leur fils fut consacré aux tâtonnements quant à la place de chacune auprès de l'enfant. « J'avais beaucoup de peine à trouver ma place parce que, même si je savais que j'étais "sa mère" entre guillemets, dit-elle, quand il pleurait je lui disais "va voir maman" il sera mieux avec toi », confie Célia. Tandis que Lucy pensait que « tout ça, c'était Célia qui savait. Moi, je devenais maman, j'avais 25 ans j'étais hyper jeune, ça m'a fait une grosse claque dans ma tête et je pensais alors que c'était Célia qui savait. Les gens s'adressaient à moi parce que j'étais la maman, et s'adressaient à Célia comme si elle était le papa ». Lucy dira un peu plus tard que leur couple s'est beaucoup enfermé dans cette représentation-là, malgré nous : « moi je suis la maman, toi tu es la "mamoun", un 2<sup>o</sup> parent qui n'est pas un père, mais qui remplace le père ». Lucy exprime sa difficulté à se comporter comme devrait le faire une « maman », alors qu'elle dit de Célia : « tu étais vraiment maman poule ». Lucy se vit plutôt

<sup>4</sup> Je souligne pour indiquer l'insistance mise par Stéphanie.

comme « celle qui, comme l'ont dit, va plutôt ouvrir sur le monde ».

En écoutant leurs paroles, les silences, le langage corporel, le désarroi de ce couple était manifeste. Elles firent un difficile travail d'accordage dû à une tension entre l'expérience subjective de l'une et de l'autre, expérience forcément différente, et des représentations d'une certaine normalité sociale. Lucy dit de sa compagne : « tu étais vraiment maman poule. Attention il va avoir froid », et d'elle, elle disait : « moi j'étais plutôt celle qui, comme l'ont dit, va plutôt ouvrir sur le monde. Nos comportements c'étaient ceux-là, mais on se disait que ce n'était pas normal ». De quelle normalité ? Celle d'une mère biologique qui ne devrait qu'être maternelle et d'un père qui ne serait que celui qui ouvre sur le monde ?

Le récit de ce couple laisse entrevoir le processus où les psychés de l'une et l'autre se rencontrent dans des expériences différentes autour du désir d'enfant, autour du rythme de l'expérience psychique liée à la naissance de leur enfant, et qui se confrontent au modèle normatif de ce que sont une mère et un père. Lucy et Célia n'avaient à leur disposition que les hypothèses culturelles sur ce qu'on attend d'un parent, et un parent ce n'est rien d'autre, dans nos représentations, qu'un père ou une mère (Gross M., 2008). Ce couple indique que le travail d'accordage est une affaire à deux et dans un double mouvement : psychique d'une part, celui du remaniement de la grossesse et des premiers mois de vie avec l'enfant, et social d'autre part, manifesté par la difficulté à se détacher du modèle social dominant des rôles parentaux sexués. Aujourd'hui Célia peut dire « finalement avec El [prénom de leur fils] on a essuyé les plâtres par rapport à chacune de nous, par rapport à notre couple, par rapport à lui, par rapport à nos familles, et à présent les choses vont mieux ».

Les propos de ce couple donne à penser que cette place d'« autre que la mère » se trouve à l'articulation de deux espaces, l'espace social « où s'établissent les ancrages et les particularités du père dans une société donnée » et l'espace du psychisme « où s'établissent les ancrages du père en chaque sujet » (Hurstel F., 1987). Dans le cas de ces couples de femmes qu'en est-il des « ancrages du père en chaque sujet ». Chacune a fait référence à son propre père. Lucy dira : « je vais priver mon enfant d'un père, je ne vais pas lui offrir un père

comme moi j'en ai eu un que j'ai adoré, qui a beaucoup compté, qui m'a aidé à grandir, et je me disais, en fait moi je vais le priver de ça ». Elle parle ici du père qu'elle a dans sa tête, dont la présence a participé à sa structuration psychosociale.

La tiercéité

Nous avons vu que leur travail d'accordage autour du processus psychique de devenir parent, questionnait la place de l'une et l'autre, ainsi que la double dimension maternelle/paternelle en chacune.

Anne au cours de l'entretien sur la question de sa place, suggéra ceci « au fond je suis comme un tiers », un tiers qui n'est ni la mère biologique, ni le père, un tiers qui a toute sa place dont André Green indiquera « en ce qui me concerne, je précise que la tiercéité est un concept que j'ai cru nécessaire de mettre en valeur à un moment où la psychanalyse était dominée par une référence à la relation duelle » (Green A., 2002).

Les travaux des systémiciens, des psychologues du développement, ont mis en évidence que même avant sa naissance, le père est présent et perçu par le bébé comme un objet de relation. Pour Albert Ciccone, la dyade mère-bébé n'est pas antérieure à la triade mère-père-bébé, « la triade est une donnée existante d'emblée au même titre que la dyade » (Ciccone A., 2011). La place qu'occupent aujourd'hui nombre des pères au moins en Occident relève de ce jeu triadique, amorce de la triangulation œdipienne. L'enfant rencontre à travers ses relations interpersonnelles l'intrapsychique de chaque parent et amorce alors par intériorisation un travail intrapsychique. Ainsi le bébé construit, son espace intrapsychique, son monde interne, à partir de la mise en jeu de son fonctionnement interpersonnel avec les figures parentales avant de l'inscrire intrapsychiquement sous forme de représentations mentales.

Il est alors possible de penser ce travail d'accordage comme un travail intrapsychique qui tente de reconnaître une place de tiers en soi et qui pour ce faire, reconnaît la place de tiers de l'autre. Si Célia a pu trouver sa place de tiers, c'est dans la combinaison dynamique intrapsychique de sa compagne et de la sienne.

Quelles sont les conditions de cette tiercéité ? Pour penser l'élaboration d'une place « tiers », je reprends la métaphore du fauteuil vide : « Il faut un fauteuil vide

avant de s'y asseoir »<sup>5</sup>. Et nous verrons que ce processus est l'affaire de chacun des membres de la triade.

Du côté du pôle maternel, si la mère ne se satisfait pas exclusivement de l'enfant, si elle n'a pas l'illusion qu'elle peut être tout entière pour lui, si la mère en relation avec son enfant laisse entrevoir qu'elle n'est pas que mère, mais aussi amante, elle œuvre alors à la construction d'un espace tiers, à une place vide dans le fauteuil. Cette place tierce s'aménage pour le pôle « père » dans la façon dont elle l'investit à cette place, dans ce qu'elle transmet de sa propre histoire infantile, notamment dans son rapport à son père de l'enfance, et avec ce que sa mère « a pu lui transmettre de cette place tierce dans son rapport à elle comme enfant » (Noël R. & Cyr F., 2010).

Je rappelle que Lucy dira quelque chose de la construction de cet espace tiers en elle, à la fois lorsqu'elle a parlé des représentations des figures parentales « je ne vais pas lui offrir un père comme moi j'en ai eu un que j'ai adoré, qui a beaucoup compté, qui m'a aidé à grandir », et lorsqu'elle abordait en y associant Célia sa compagne, le long travail d'accordage entre elles deux. Lucy me semble avoir fait en sorte que le fauteuil occupé fantasmatiquement par la figure de son père soit suffisamment vide pour que Célia puisse y prendre place. Il a fallu à ce couple ce travail d'accordage (et qui peut affirmer que ce travail est terminé ?) pour élaborer ce que Raphaëlle Noël et Francine Cyr nomment les éléments participant au fonctionnement de l'espace tiers chez la mère : « un travail de différenciation d'avec l'enfant, une conjugalité reconnue et assumée, une parole nommant le père comme tiers spécifique pour l'enfant et enfin, une relation suffisamment rassurante et nourrissante offerte à l'enfant » (Noël R. & Cyr F., 2010). Pour poursuivre avec la métaphore du fauteuil, ce que la mère tend au père c'est un fauteuil intrapsychique qui fait partie d'elle. Lucy comme Sophie avec leur propre espace tiers intrapsychique ont invité respectivement Célia et Anne en tant qu'autre de leur désir, à occuper ce fauteuil vide.

5 Raphaëlle Noël et Francine Cyr empruntent cette métaphore à Julien, P. (1992) *Les trois dimensions de la paternité*, dans Clerget, J. et M-P. *Places du père. Violence et paternité*, Presses universitaires de Lyon, p. 169 et aussi des mêmes auteurs « *Comment penser la fonction du père? Vers une vision systémique de la fonction de triangulation* ».

A quelles conditions, Célia et Anne [le pôle « paternel »], peuvent-elles alors s'en saisir ?

Un processus similaire à celui de la mère est à l'œuvre, notamment un processus de parentalisation, « pendant qu'elle faisait pousser un bébé dans son ventre, moi je faisais pousser un papa dans ma tête », dira un père. La construction d'un espace tiers se fera également en référence à l'histoire infantile, notamment en identification ou contre identification aux figures parentales et aux modèles sociaux prégnants. Anne est revenue à plusieurs reprises lors des différents entretiens sur ce travail de contre identification (« mon père je ne le connais pas ») qui prend corps en quelque sorte dans la conjugalité avec Sophie. Le récit de la grossesse de Sophie puis celui de l'accouchement en témoignent : elle se trouvait au côté de sa compagne « comme un père peut ressentir parce qu'on est autre, on est à côté » puis « Il est arrivé dans mes mains... c'est moi qui l'ai pris, j'ai dit à sa maman, il est beau. Je ne l'ai même pas pris contre moi, je l'ai donné à sa maman », alors Sophie l'interrompt « il t'a vue, toi en premier, il est sorti, il t'a vue »<sup>6</sup>. Disant « parce qu'on est autre », Anne laisse entendre que son travail psychique est différent de celui de sa compagne, la mère de l'enfant. Elle n'a pas souhaité être enceinte, vivant ainsi une « certaine extériorité première face à la dyade mère-bébé [...] tout en offrant un "holding" à la dyade mère-enfant » (Noël R. & Cyr F., 2010).

Si le travail psychique du pôle maternel est de s'ouvrir au tiers, celui du pôle paternel est d'incarner le tiers. Une autre façon de dire cela : « il y a du "paternel dans le maternel" dès l'origine, c'est-à-dire une triangulation primitive » (Soulié M., 2005), et il y a également du maternel dans le paternel.

Du côté du pôle enfant, mon dispositif ne prévoyait pas de les rencontrer, sauf au travers des propos de leurs parents, notamment lorsqu'Anne soulignait que leur fils l'interpellait sur sa place, « et toi, tu as des tétées, tu es une dame ? ». Et ce faisant, il participait dans le jeu triadique, à la parentalisation d'Anne. Je rappelle seulement que l'enfant expérimente très tôt des expériences interpersonnelles avec l'un et l'autre parent, qu'il va apprendre à les identifier comme différents, tout en rencontrant aussi le couple dans sa dimension d'articulation de l'érotique et du parental.

6 J'ai souligné pour indiquer l'insistance mise par Sophie.

«Père et mère apportent des choses différentes, et apportent chacun l'articulation de l'un à l'autre. C'est une telle articulation que suppose la tiercéité», écrit Albert Ciccone (Ciccone A., 2014). Il construit son propre espace tiers interne.

Nous voyons que cette question du tiers, souvent représenté par le «père», est l'affaire de tous et de chacun. Chacun y participe avec son histoire passée et actuelle faite de représentations, d'identifications, d'éléments transgénérationnels. Chacun expérimentant un manque en soi, aménage alors un espace tiers, un fauteuil vide. Je prolonge alors la métaphore : le fauteuil peut être là, confortable ou pas, grand ou petit, sobre ou travaillé, mais aussi occupé par des représentations, une histoire infantile envahissante. Pour celles, ceux du pôle «paternel», quel est leur désir d'occuper cette place et vont-ils l'occuper, s'ils sont à même de s'y assoir. «Non seulement il faut un fauteuil libre dans la psyché maternelle (une place de tiers investie, entre elle et son enfant), mais encore faut-il que le père prenne action et vienne s'y assoir (qu'il incarne le tiers spécifique, qu'il investisse l'enfant)» (Noël R. & Cyr F., 2012)

À présent il m'apparaît pertinent de penser que ce qui est nommé «fonction paternelle» en tant que processus de tiercéité, s'opère chez ces deux couples entre les deux mères [la mère biologique et le deuxième nom de mère] et leurs enfants si l'on considère qu'en

chaque parent se combine du féminin/maternel et du masculin/paternel, en d'autres termes, une biparentalité psychique. Le travail d'accordage de Céline et Ludivine est peut-être la face émergée de l'iceberg dont la face immergée serait le travail d'équilibre à la fois en chacune d'elles et entre elles deux, de la double dimension masculine/paternelle et féminine/maternelle. En ce sens, leur enfant a rencontré ce travail – quand il pleurait je lui disais «va voir maman» il sera mieux avec toi» confie Célia – et il s'y est ajusté comme chacune d'elles s'est également ajustée à lui. Il rencontre alors la différence, «l'écart» selon l'expression de Bernard Golse qui écrit alors «ce qui importerait toujours pour l'enfant, c'est d'être introduit à la différence dont la différence des sexes – en termes d'homme ou de femme – ne serait alors qu'un des paradigmes possibles : le plus visible, le plus clair, mais peut-être pas le seul ?» (Golse B., 2016)

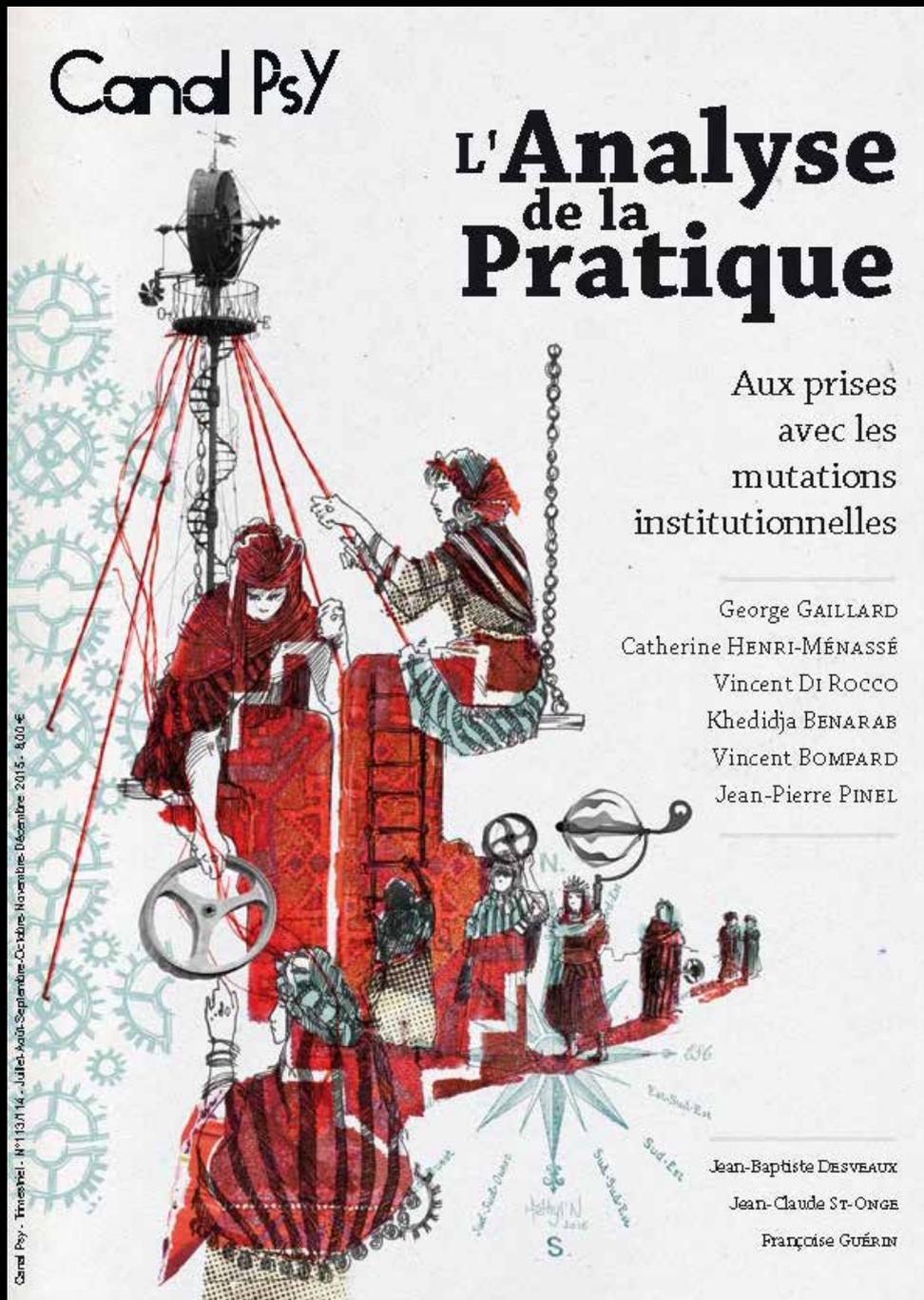
Au terme de mon travail, l'interrogation de Célia «J'avais beaucoup de peine à trouver ma place, je ne suis pas son père, je ne suis pas sa mère, du coup je suis qui ?» peut à présent s'entendre ainsi : est-ce que cette place ne serait pas celle d'une fonction symbolique ordinairement nommée «père symbolique», une place de tiers que des couples de femmes construisent dans un processus d'élaboration psychique d'une nouvelle parentalité. Alors émerge une autre question : peut-on encore lui accoler le qualificatif de «paternel» ?

## Bibliographie

- Benedek T. (1959). «Parenthood as a developmental phase» in *Journal of the American Psychoanalytic Association*.
- Bydlowski M. (2006/1). «Parenté maternelle et parenté paternelle» in *Adolescence*, 241, p. 34.
- Bydlowski M. (2006/2). «La crise parentale de la première naissance : L'apport de la psychopathologie» in *Informations sociales*, 132, p. 64.
- Cadoret A. (2001). «La filiation des anthropologues face à l'homoparentalité» in [Daniel Borrillo éd.], *Au-delà du Pacs : L'expertise familiale à l'épreuve de l'homosexualité*, Paris cedex 14, Presses Universitaires de France, p. 209.
- Ciccone A. (2011). *La psychanalyse à l'épreuve du bébé, fondements de la position clinique*, Paris, Dunod, p. 155.
- Ciccone A. (2014). «Chapitre 10 - La fonction paternelle : nouvelles perspectives» in [A. Ciccone], *La psychanalyse à l'épreuve du bébé*, Paris, Dunod, p. 163.
- Cyrułnik B. (2003). *Le murmure des fantômes*, Paris, Odile Jacob.
- Deluneau J., Roche D. (dir). (2000). *Histoire des pères et de la paternité*, Paris, Larousse, p 421.
- Ducouso-Lacaze A. & Grihom M. (2010). «Homoparentalité : apports d'une approche psychanalytique» in *Le Divan familial*, 25, 125-142.
- Godelier M. (2004). *Métamorphoses de la parenté*, Paris, éd. Fayard, p.603.
- Golse B. (2006). «L'être bébé» in Noël, R. et Cyr, F.

- (2009). « Le père : entre la parole de la mère et la réalité du lien à l'enfant » in *La psychiatrie de l'enfant*, 52, p. 537.
- Golse B. (2016). « L'écart ou l'entre au regard de la différence des sexes » in *Le Carnet PSY*, 197, p. 40.
- Golse B. (2019). « La grossesse psychique des parents adoptants » in *Maternités*, Hélène Parat éd., Paris cedex 14, Presses Universitaires de France (pp.138 et 132).
- Green A. (2002). *La pensée clinique*. Paris, Odile Jacob, cité par Naziri, D. (2012) idem p.119.
- Gross M. (2008). « Deux mamans ou deux parents. Évolution de la désignation des liens dans les familles lesboparentales » in *Identités et genres de vie. Chroniques d'une autre France*, Didier Le Gall (dir.), Paris, L'Harmattan, coll. Sociologies et environnement, p. 5.
- Hua C. (1997). *Une société sans père ni mari, les Na de Chine*, Paris, Presses universitaires de France.
- Hurstel F. (1987) « La fonction paternelle aujourd'hui : problèmes de théorie et questions d'actualité » in *Enfance*, tome 40, n° 1-2, Identités, Processus d'identification. Nominations, pp. 163-179.
- Korff-Sausse S. (2016). « Que faut-il pour faire un père ? » in *Dialogue*, 214, p.15.
- Lotz R. et Dollander M. (2004). « Dynamique triadique de la parentalisation » in *Devenir*, 16, 281-293.
- Noël R. & Cyr F. (2010). « Comment penser la fonction du père ? Vers une vision systémique de la fonction de triangulation » in *Filigrane*, 19 (1), p. 98.
- Noël R. & Cyr F. (2012). « De la situation monoparentale à la question du tiers » in *Psychothérapies*, 32, p. 45.
- Ricœur P. (1988) « L'identité narrative » in *Esprit* n°140/141, p. 296.
- Soulié M. (2005). « Le maternel et le féminin : Table ronde » in *Dialogue*, no<(sup> 169), 29-36.

# ET POUR RAPPEL...



Canal PsY

## L'Analyse de la Pratique

Aux prises  
avec les  
mutations  
institutionnelles

George GAILLARD  
Catherine HENRI-MÉNASSÉ  
Vincent DI ROCCO  
Khedidja BENARAB  
Vincent BOMPARD  
Jean-Pierre PINEL

Jean-Baptiste DESVEAUX  
Jean-Claude ST-ONGE  
Françoise GUÉRIN

disponible sur Prairial :  
<https://publications-prairial.fr/canalpsy/index.php?id=1409>

- université  
LUMIÈRE  
LYON 2

INSTITUT DE  
PSYCHOLOGIE